



Les Amis des Monastères

N° 154 - AVRIL 2008 - TRIMESTRIEL - 5 €

Monastères en Provence

La Fondation des Monastères

reconnue d'utilité publique (J.O. du 25 août 1974)



SON BUT

- Subvenir aux besoins des communautés religieuses, contemplatives notamment, en leur apportant un concours financier et des conseils d'ordre administratif, juridique, fiscal.
- Contribuer à la conservation du patrimoine religieux, culturel, artistique des monastères.

SES MOYENS D'ACTION

- Recueillir pour les communautés tous dons, en argent ou en nature, conformément à la législation fiscale sur les réductions d'impôts et les déductions de charges.
- Recueillir donations et legs, en franchise des droits de succession (art. 795-4 du code général des impôts).

SA REVUE

Publication trimestrielle présentant :

- un éditorial de spiritualité ;
- des études sur les ordres et les communautés monastiques ;
- des chroniques fiscales et juridiques ;
- des annonces, recensions, échos.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS

« Fondation des Monastères »

83/85, rue Dutot

75015 Paris

Tél. 01 45 31 02 02

Fax 01 45 31 02 10

E-mail : fondationdesmonasteres@wanadoo.fr
www.fondationdesmonasteres.org

CCP 3 041 212 F LA SOURCE

Les Amis des Monastères

Revue trimestrielle

© *copyright* :

Photo :

Cloître de Ganagobie

Agnès DELATY

Les Amis des Monastères

ISSN: 1250-5188

Dépôt légal :

N° 08-281 - avril 2008

Commission paritaire :

N° 1007 G 82214 du

10 octobre 2002

Directeur de la publication :

Mère Myriam Fontaine

Rédacteur en Chef :

Père Achille Mestre

Rédaction :

Tél. : 01 45 31 02 02

Fax : 01 45 31 02 10

Impression :

Atelier Claire Joie

Monastère des Clarisses

38340 Voreppe

Tél. Mon. : 04 76 50 26 03

Numéris : 04 76 50 87 52

Fax : 04 76 50 17 17

E-mail : clairejoie.voreppe@wanadoo.fr

SOMMAIRE

N° 154 – avril 2008

Monastères en Provence

Editorial 4

Le monastère de Ganagobie : Une longue histoire
par un moine bénédictin 5

Les pierres vivantes de l'église de Ganagobie
par Frère Philippe Markiewicz 9

Des vitraux pour l'église de Ganagobie
par un moine bénédictin 17

L'abbaye Notre-Dame de Sénanque
par Frère Jean-Marie, prieur de Notre-Dame de Sénanque 21

Visite de l'abbaye de Sénanque
par Frère Jean-Baptiste 30

Le monastère Sainte-Claire de Nice
par Sœur Marie-Colette, abbesse 43

Chronique juridique
I. Associations d'assistance et de bienfaisance : réforme
II. La protection sociale des novices devant la justice
par Père Achille Mestre 49

Vie de la Fondation
La Caisse d'entraide 52
Rectificatif 53

Recensions 54

EDITORIAL

La tenue du congrès annuel des notaires à Nice nous fournit l'occasion de présenter à nos lecteurs trois monastères provençaux. Nous avons tout à fait conscience que notre choix, forcément sélectif, est bien partiel ! La région est, en effet, très riche en monastères dont les bâtiments ont souvent une grande valeur artistique. En écrivant cela, nous pensons tout particulièrement aux « trois sœurs provençales » que sont les abbayes cisterciennes du Thoronet, de Silvacane et de Sénanque. De pures merveilles d'art roman dans leur simple austérité qui traduit et facilite la rigoureuse sobriété d'une vie communautaire entièrement vouée à la recherche de Dieu. Pareil dépouillement nous séduit, et nous le retrouverons dans cette revue à Sénanque où les moines cisterciens originaires de Lérins poursuivent le service divin. En parallèle, nous avons également tenu à

présenter un haut lieu bénédictin, à la situation tout à fait exceptionnelle sur la vallée de la Durance, Ganagobie que les moines d'Hautecombe font revivre depuis une quinzaine d'années après une admirable restauration¹. Oui, la vie monastique est bien présente dans cette haute Provence, comme elle l'est aussi sur la côte où nous avons tenu à présenter un monastère niçois : celui des Clarisses qui obéit à une autre Règle particulièrement exigeante en matière de pauvreté, afin de développer le sens du dépouillement tant matériel que spirituel de toute une communauté, ce qui n'est pas exclusif de la beauté ! Volontairement, nous avons retenu des lieux vivants, des lieux où le chant des moines ou moniales résonne encore pour la plus grande gloire de Dieu. Des lieux qui sont aussi des havres de paix et d'accueil pour ceux qui désirent s'y ressourcer².
A.M.

¹ Pour ceux qui désireraient de plus amples renseignements sur les monastères provençaux, on citera deux ouvrages de référence publiés jadis par l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire dans la célèbre collection Zodiaque qui commente d'admirables photos : - *Provence romane*, T. 1 et 2 ;

- *Les sœurs provençales : Silvacane, Sénanque, le Thoronet*.

² Pour un guide des lieux d'accueil dans les monastères français, consulter *L'annuaire pratique des lieux monastiques* (2007, 178 pages) publié par la Fondation des Monastères auprès de laquelle il est possible de se le procurer, ainsi que dans de nombreux monastères.

MONASTERE DE GANAGOBIE

Une longue histoire



Ganagobie vue générale

Ganagobie : Quelle étrange musique que ces syllabes ! On sent le nom antique et mal dégrossi, plein d'angles et d'écaillés à la manière d'un silex. Et quelle vue incomparable se découvre au rebord de cette table de pierre ! Tandis qu'en bas, la Durance étincelle en caressant des Iscles fertiles, le regard est captivé par un panorama immense et grandiose. Ce sont au Sud-Est le plateau de Canjuers, un peu au-dessus de Moustiers-Sainte-

Marie ; vers le Nord-Est, les massifs montagneux au-delà de Digne ; au Nord, la large épaule de Lure qui se rattache au mont Ventoux, qu'on aperçoit à l'Ouest par grand beau temps ; enfin vers le Sud, le Lubéron et, tout à l'horizon, la montagne de la Loube, la chaîne de Sainte-Victoire et le massif de la Sainte-Baume.

Le plateau de Ganagobie a la forme d'un ovale qui se prolonge et s'étrécit vers le Nord. Selon les

spécialistes récents, le toponyme de Ganagobie comporte d'abord la racine *gan*, variante de la racine *kan*, qui signifie hauteur. Cette racine est dérivée de la base préindo-européenne *car*, qui désigne le rocher. Le second terme est la racine celtique *gob*, qui signifie la courbe et même le cercle. Hauteur rocheuse circulaire, le site de Ganagobie est très caractéristique de ce type, si bien qu'il était au Moyen Âge qualifié de *podium* ou « Puy » de Ganagobie. Ganagobie, c'est la pierre, c'est le roc circulaire en pente.

Mais le plus bel ensemble du plateau de Ganagobie, c'est le prieuré clunisien bâti en plein ciel, sur un escarpement du promontoire, humble et caché parmi les arbres, à l'écart du mouvement de la vallée. Cependant le monastère de Ganagobie existait avant son affiliation à Cluny.

Vers 950, un évêque de Sisteron donna le Puy de Ganagobie à l'abbaye de Cluny. Mais c'est certainement à saint Mayeul, abbé de Cluny de 954 à 994, que le prieuré dut son premier rayonnement. Saint Mayeul était originaire de Valensole, situé à quelques 30 kms de Ganagobie, et c'est par sa famille que le patrimoine de l'abbaye de Cluny s'accrut en Haute Provence.

Au retour de Rome, en juillet 972, saint Mayeul fut capturé au pont d'Orsières (Valais), par les Sarrasins qui exigèrent une forte rançon pour le relâcher. Cet événement suscita une grande émotion dans la chrétienté. Les moines lancèrent un véritable appel à la guerre sainte. Sous la direction de Guillaume II le Libérateur, une campagne fut menée qui aboutit à l'expulsion définitive des Sarrasins. Cette « guerre au nom de saint Mayeul » donna à la Provence sa première aristocratie et lui fournit son premier ferment d'unité. L'évènement trouva son expression artistique dans la construction clunisienne de Provence, en particulier à Ganagobie, prieuré qui devint l'une des têtes de pont de Cluny dans cette région. Le monastère put d'autant plus facilement jouer son rôle funéraire pour l'aristocratie locale que les clunisiens attachaient une importance particulière à la prière pour les défunts.

Du XII^e au XV^e siècle, le Prieuré comptait environ douze moines et cette communauté était vouée à la recherche de Dieu selon la Règle de saint Benoît et les coutumes de Cluny. Le service liturgique comprenait le chant au chœur des heures de l'Office divin ainsi que la célébration quotidienne de messes. L'abbé de

Cluny nommait le prieur et les moines. À cette époque, le prieuré compta parmi ses donateurs les comtes de Forcalquier qui gouvernèrent la Provence.

En 1554, le prieuré tomba entre les mains d'une famille de la région, les du Bousquet, dont certains membres étaient passés à la Réforme. Le monastère se trouva mêlé aux guerres de religion. Tout service religieux fut interrompu. Les moines durent se réfugier pendant une quarantaine d'années dans leurs familles ou dans les maisons des environs. Le Gouverneur général de la Provence, chargé de « purger la Provence de tous les protestants », s'arrêta à Ganagobie en 1562 pour les en déloger. Il fit abattre la voûte de la nef de l'église ainsi que le logis du prieur, « craignant que les ennemis ne s'en saisissent pour s'y fortifier. » Et il fallut attendre 1632 pour qu'une vie régulière y fût rétablie. De 1632 à 1639, le monastère fut gouverné par Jacques de Gaffarel, bibliothécaire du cardinal de Richelieu.

En 1788, le prieuré fut sécularisé et, en 1791, vendu comme bien national. En 1794, il fut en partie détruit : les transepts et le chœur de l'église furent abattus. L'isolement du monastère limita la dispersion des sculptures et des pierres de taille.

La période révolutionnaire avait supprimé toute vie bénédictine masculine en France. Restaurés à Solesmes en 1833 par Dom Guéranger (1805-1875), des bénédictins essaimèrent en 1865 à Marseille rue d'Aubagne sous le patronage de Sainte Marie-Madeleine. Un chanoine marseillais, du nom de Jean-Baptiste Coulin, animait dans cette ville un dynamique patronage de jeunes filles, d'où naquirent un grand nombre de vocations de moniales pour l'abbaye Sainte Cécile de Solesmes. Dans l'esprit de Dom Guéranger, les moines envoyés à Marseille prendraient le relais de l'animation de cette œuvre, généreuse pourvoyeuse de bénédictines. Le petit prieuré marseillais aux débuts modestes et précaires finit par prendre son essor. Un temps, il eut même en charge un alumnat de jeunes garçons de la cité phocéenne.

En 1891, les bénédictins de Marseille reçurent en don, du comte Adrien de Malijay, alors propriétaire, le domaine de Ganagobie. La pauvreté de la communauté marseillaise, puis l'exil des religieux en Italie à partir de 1901 suspendirent l'effort de restauration initié alors, qui avait pourtant permis d'identifier les mosaïques exceptionnelles enfouies sous les décombres du

transept. À leur retour en France en 1922, au lieu de revenir dans la Provence de leurs origines, les bénédictins élurent domicile à l'abbaye savoyarde d'Hautecombe, et pratiquèrent dans ces murs cisterciens une authentique et paisible vie monastique. Ganagobie vécut un peu en retrait : un ou deux moines venus d'Hautecombe y assuraient une modeste permanence. Pourtant, de 1960 à 1986, à l'instigation de l'administration des Monuments Historiques et grâce à l'attention soutenue d'André Malraux, ministre de la Culture, les absides de l'église furent relevées pour abriter les mosaïques restaurées et remises en place.

Mais l'ère des « Trente glorieuses » allait bouleverser les conditions de la vie monastique à l'abbaye d'Hautecombe. Sauvage, solitaire et grandiose à l'arrivée des bénédictins en 1922, le site de l'abbaye royale, sous l'effet de la « civilisation des loisirs », se transforma en haut-lieu touristique et balnéaire. Dans les années 1980, environ 250.000 touristes accouraient annuellement pour visiter ce site insolite et chargé d'histoire qu'est le « Saint-Denis savoyard. » Le silence et la solitude des moines en furent largement affectés.

Aussi en 1987, les moines décidèrent par un vote de quitter l'abbaye au bord du lac du Bourget pour s'installer à Ganagobie. L'installation fut effective à partir de 1992, après que d'importants travaux eussent permis l'agrandissement et la modernisation des locaux. Depuis, les moines venus de Marseille en passant par Hautecombe redonnent vie à ce haut lieu de prière, de lumière et de paix. Les heures de l'Office liturgique et la messe sont quotidiennement célébrées dans l'église devenue abbatiale. Un atelier de produits de toilette, un service de vente par correspondance et une boutique sont les principales ressources de la communauté. Les anciennes terrasses de pierre sèche des versants de la colline ont été patiemment restaurées, des oliviers y produisent une huile d'olive recherchée des amateurs de denrées du terroir et des plantations de lavande donnent une essence très fine. Une hôtellerie de douze chambres accueille des hôtes venant prier avec les moines. Chaque année, se tient au printemps un colloque interreligieux de trois jours en faveur de la paix. Un site internet (www.ndganagobie.com) permet de suivre la vie de la communauté au fil des mois.

Un moine bénédictin.

LES PIERRES VIVANTES DE L'ÉGLISE DE GANAGOBIE

Génie et genèse du lieu

Au beau milieu – le plus beau ! – des Alpes-de-Haute-Provence. Entre Alpes et Provence, donc. Au point exact d'attouchement des collines du pays de Forcalquier et des sommets alpins. A la frontière historique des terres du dauphin viennois et du comte de Barcelone. Contraste d'horizons enneigés, de parfum de lavandes et de hurlement de cigales. Là-même où les langues celte et ligure se rencontrent pour donner les sons étranges du mot *GANAGOBIE*¹. Entre terre et ciel, enfin, comme une table d'autel aux dimensions géologiques tournée vers le ciel : le plateau de Ganagobie s'offre dans le paysage comme un lieu vraiment singulier. Pour qui arrive du nord, par le « verrou de la Provence » de Sisteron, sa silhouette se dresse tel un gigantesque sphinx sans tête. Vue des Iscles de la Durance ou des garrigues sauvages de la forêt du Prieuré, à l'ouest, elle apparaît comme une île en plein ciel, une terre, comme l'écrivait Giono, qui semble venir à peine d'émerger du déluge.

Outre sa configuration naturellement protectrice – une falaise l'entoure de tous côtés – on peut penser que la dimension sacrée du lieu ne devait pas laisser insensible « l'homme préhistorique. » Le touriste, le retraitant, le moine d'aujourd'hui ne s'y trompent pas, lorsqu'ils arrêtent leur marche au bord de la falaise pour contempler les neiges éternelles des Écrins ; le lit étincelant et extravagant de la Durance, s'étalant à 350 mètres d'à-pic plus bas ; le débouché des Gorges du Verdon, vers Moustiers-Sainte-Marie ; les sommets de la Sainte-Victoire et de la Sainte-Baume ; la chaîne du Lubéron et celle, plus au nord, qui joint les deux sommets jumeaux du Ventoux et de la montagne de Lure.

La voie Domitienne, principale voie romaine reliant l'Italie à l'Espagne, par le col du Mont-Genèvre, passe au pied de Ganagobie. Un pont romain en témoigne. Un poste de surveillance existait peut-être sur le plateau. Cette antique « autoroute » a dû très tôt appartenir au réseau des chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle,

¹ Du ligure *gan-kan* : rocher en pente (cf. Cannes, Cagnes) ; et du celte *gob-gov* : hauteur circulaire (cf. Gergovie).

et aujourd'hui encore il n'est pas rare que des pèlerins demandent aux moines l'hospitalité pour une halte.

La première présence monastique sur le plateau n'est pas bien connue. Le premier document écrit fait mention de la cession du « Puy » de Ganagobie à la toute jeune abbaye de Cluny par un évêque de Sisteron dans la première moitié du X^e siècle. De fait, quelques vestiges subsistant en élévation dans le monastère sont datables de cette époque : la base d'un ancien clocher, une baie géminée ouvrant sur le cloître et plusieurs murs, tel celui du réfectoire. Mais ceci ne permet pas d'expliquer la présence de pierres tombales chrétiennes dont les plus anciennes sont datées des VI^e ou VIII^e siècles. La comparaison avec d'autres prieurés bénédictins voisins – tel celui de Salagon – permet de mieux comprendre l'origine de ces implantations monastiques, et par-là de la lente christianisation de cet arrière pays de Provence.

Tout aurait commencé avec une *villa* gallo-romaine. Quelques traces enfouies sous les yeuseraies (forêts de chênes verts) de Ganagobie pourraient confirmer cette présence. Un des riches propriétaires agricoles de cette *villa* se serait un jour converti au christianisme. Et, fait étrange à nos yeux – mais beaucoup moins étrange si l'on pense aux actuelles jeunes

chrétientés d'Afrique ou d'Asie – son premier souci aurait été de s'intéresser au salut des âmes de ses ancêtres. Il aurait alors fait appel à l'un de ces « professionnels de la prière » qui se multipliaient alors en Provence – ermite ou ascète – pour l'établir à son service, afin de prier pour lui et ses défunts. Si ce religieux, ou l'un de ses successeurs, venait à bénéficier d'une réputation de sainteté, des disciples s'agrégeaient à lui, et nous voyons apparaître l'embryon d'un monastère. Quelques siècles plus tard, la *villa* a disparu et le monastère demeure. Mais une trace très particulière témoigne de cette histoire : on s'est toujours souvenu dans la région que les moines de Ganagobie priaient pour les défunts. Sur des hectares, c'est une véritable nécropole qui entoure l'église, alors que la pénurie d'eau et l'aridité du site ne peuvent laisser imaginer l'établissement permanent d'une population nombreuse. On venait donc se faire enterrer de loin à Ganagobie. Le rattachement du monastère au X^e siècle à l'abbaye de Cluny, dont les premiers abbés sont les « inventeurs » du 2 novembre, jour de prière pour les morts, a dû confirmer cette vocation.

Mais quelles que soient les origines anciennes du monachisme à Ganagobie et les quelques traces du premier prieuré préroman, la majeure partie des bâtiments que nous voyons aujourd'hui ont été

reconstruits au XII^e siècle, alors que la poussée spirituelle de nouveaux ordres religieux, tels les cisterciens, les chartreux, les grand-montains, entraînait les clunisiens eux-mêmes à se réformer. Les communautés étaient plus ferventes, les vocations affluaient, il était temps de rebâtir.

Le prieuré du XII^e siècle

Comme tous les monastères médiévaux, le prieuré de Ganagobie reproduit un plan type : toutes les salles de vie commune (église, chapitre, réfectoire, dortoir, cuisines, cellier) s'organisent autour d'un cloître, seule ouverture – les murs extérieurs étant des murailles aveugles –, à la fois puits de lumière et aspiration vers le ciel. Une exception toutefois : nous sommes dans un monastère de bénédictins, et ces religieux, à la différence des cisterciens, considéraient comme essentiel à leur spiritualité d'inviter les fidèles, pèlerins ou retraitants de passage à se joindre à leur prière liturgique, qui est la prière de tous les baptisés. C'est pourquoi les églises bénédictines présentent un portail monumental, symbole à la fois de cet accueil et d'une conception universelle de la liturgie.

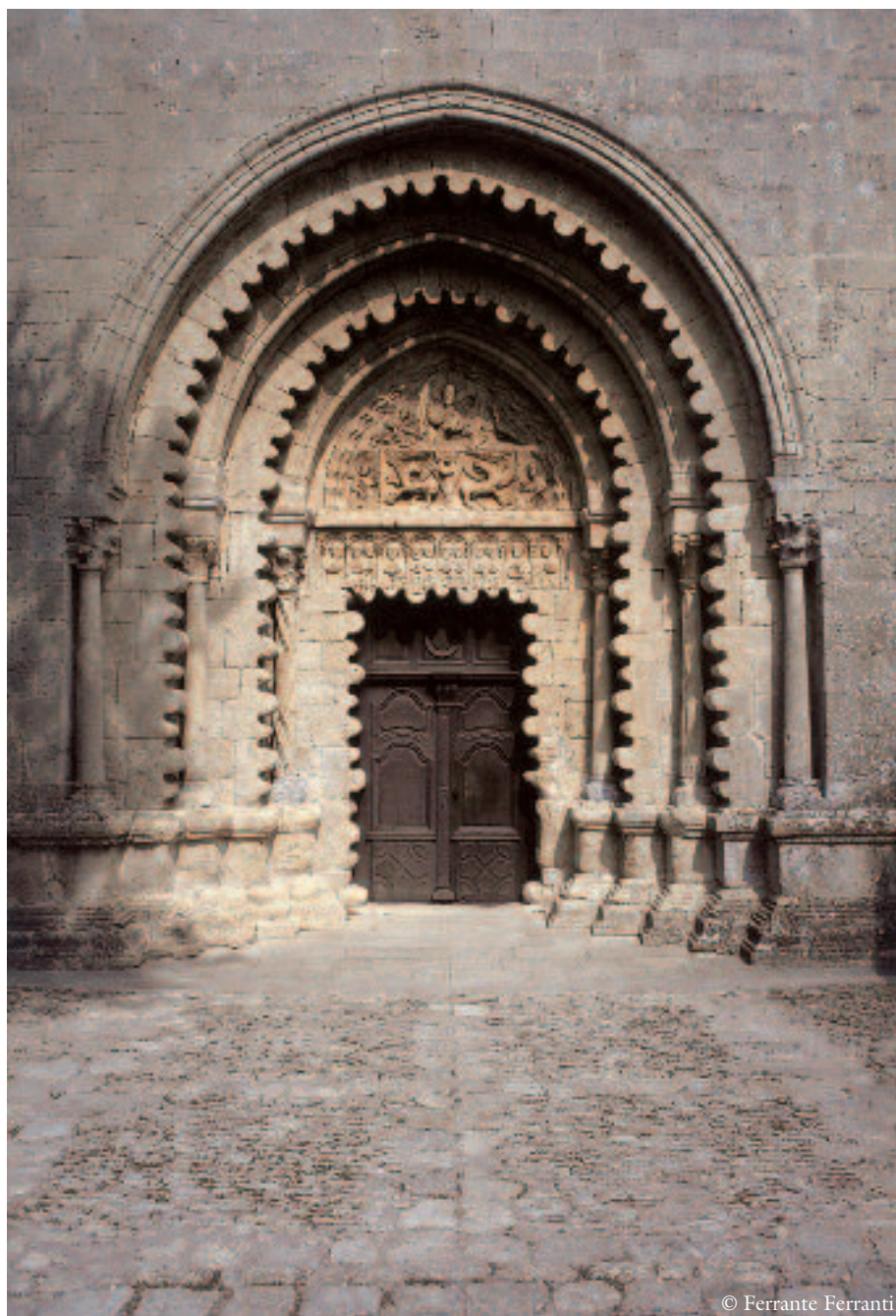
Le portail

La scène sculptée qui habite le cœur de cet espace retient toute notre attention. On peut être

frappé par la naïveté de la facture qui s'inspire avec quelque maladresse d'un modèle vu tant de fois sur des portails clunisiens ou encore au portail royal de Chartres.

Mais ce qui compte, c'est le thème iconographique. Un homme assis, un livre à la main, entouré d'un ange, d'un aigle et de deux quadrupèdes qui tiennent chacun un livre. Celui qui n'a pas dès le premier regard reconnu le « modèle » traditionnel, le fameux *tétramorphe*, aura du mal à reconnaître ici un taureau et un lion. Les guides touristiques les plus éclairés n'évoquent que les symboles des quatre évangélistes. Mais cela nous laisse bien loin du sens que les chrétiens de l'époque romane voulaient donner à l'entrée de leurs églises.

Cette scène est en fait la combinaison de deux ou trois textes bibliques, qui illustrent tous le retour glorieux du Christ, à la fin des temps, l'accomplissement eschatologique et cosmique de toute chose. Il faut savoir que ce thème iconographique sert depuis toujours aux chrétiens comme illustration majeure de leurs églises – sur les mosaïques des coupoles et des absides et plus tard sur les sculptures des portails – comme *description programmatique de leur liturgie* : célébrer la liturgie, c'est en effet pénétrer dans la liturgie du ciel et rendre présent, actualiser, la



© Ferrante Ferranti

Ganagobie : le portail et son tympan

venue du Christ en gloire, la parousie. C'était une évidence pour les premiers chrétiens, même si cela a été un peu perdu de vue, surtout en Occident.

Pour illustrer ce thème majeur, les artistes chrétiens ont scruté dans les Écritures les descriptions qui auraient pu en être faites. Ils disposaient principalement de trois textes du Nouveau Testament.

Le premier, et le plus évident, est la vision inaugurale du Livre de l'Apocalypse. Nous y reconnaissons la description exacte du tympan de Ganagobie : « *Après cela je vis : une porte était ouverte dans le ciel [...]. Et voici : un trône se dressait dans le ciel, et, siégeant sur le trône, Quelqu'un...[...]. Au milieu du trône et l'entourant, quatre vivants couverts d'yeux par-devant et par-derrrière. Le premier vivant ressemblait à un lion, le deuxième à un jeune taureau, le troisième avait comme une face humaine, et le quatrième semblait un aigle en plein vol. [...]. Et je vis, dans la main droite de celui qui siège sur le trône, un livre écrit au-dedans et au-dehors...* » (Apocalypse 3, 20 - 4,1.) Ce texte reprend la célèbre vision du prophète Ézéchiël décrivant le trône de Dieu porté par quatre chérubins, ce qui nous donne une clef de lecture : Celui-qui-siège sur le trône, le Christ, est Dieu Lui-même. Toute la suite du Livre de l'Apocalypse est une

longue description d'une liturgie céleste qui semble doubler et donner tout son sens à la liturgie terrestre et à la vie de l'Église. Retenons pour l'instant que toute représentation du tétramorphe (les quatre « vivants ») dans l'iconographie chrétienne a pour fonction immédiate d'évoquer cette scène.

Le deuxième texte vient de l'Évangile selon saint Matthieu. Il a aussi une grande autorité car, là encore, c'est le Christ lui-même qui parle de sa deuxième venue : « *Et alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme ; et alors toutes les races de la terre se frapperont la poitrine ; et l'on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et grande gloire. Et il enverra ses anges avec une trompette sonore, pour rassembler ses élus des quatre vents, des extrémités des cieux à leurs extrémités. [...]. Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, accompagné de tous les anges, alors il siégera sur son trône de gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations, et il séparera les hommes les uns des autres, comme le berger sépare les brebis des chèvres.* » (Matthieu 24, 30-31 et 25, 31-32.) La deuxième partie de ce texte inspirera tous les Jugements derniers effrayants qui, à partir du XIII^e siècle, « accueilleront » (!) les fidèles aux portails des églises. Ce thème iconographique illustre le début d'une véritable déviance dans la concep-

tion de l'Église, de la vie chrétienne en général, et de la liturgie en particulier, quand la contemplation monastique de la Parole de Dieu cèdera la place à l'utilisation de celle-ci à des fins de prédication. Il faut insister sur ce fait : la représentation d'un « Jugement » dans un tympan avait à l'origine comme fonction principale d'évoquer le retour glorieux du Christ au même titre que la vision de l'Apocalypse.

Le dernier texte est une description indirecte du retour du Christ, puisqu'il s'agit de son Ascension. Mais des messagers du ciel nous l'assurent : Il reviendra « comme cela, de la même manière » : « *Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? Celui qui vous a été enlevé, ce même Jésus, viendra comme cela, de la même manière dont vous l'avez vu s'en aller vers le ciel.* » (Actes des Apôtres 1, 9-11.)

Il est donc toujours difficile, dans l'iconographie, de savoir si l'on a affaire à une ascension ou à une parousie. Retenons seulement la présence des « deux hommes vêtus de blanc », que tout lecteur de la Bible reconnaîtra pour des anges. Voilà l'explication des deux anges du portail de Ganagobie.

Que notre tympan soit la combinaison de plusieurs textes vient d'un principe essentiel de l'inter-

prétation des textes bibliques : toute la Bible étant inspirée par le même et unique Esprit Saint, il faut la lire comme un seul livre, un passage servant à en éclairer un autre. Que le Christ soit assis ou debout, qu'il tienne en main un livre ou un rouleau, qu'il soit entouré de deux hommes, deux anges ou quatre « vivants », cela est assez secondaire et résulte de la lecture croisée de plusieurs textes. Ce qui compte en définitive, c'est que la scène soit immédiatement reconnaissable comme décrivant le ciel ouvert et la deuxième venue du Christ dans la gloire. Celui qui s'apprête à pénétrer dans l'église a ainsi sous les yeux le programme et la description même de ce qui se vit à l'intérieur de l'église, dans la liturgie célébrée.

L'intérieur de l'église

Tout ce que le visiteur sensible a pu percevoir du génie du lieu semble se concrétiser et s'offrir en communion, quand on entre dans la nef : à l'approche de l'église, l'œil du visiteur-pèlerin est saturé du bleu du ciel, du vert permanent des yeuses et de la couleur dorée omniprésente du calcaire de Provence. Son odorat a été sans cesse sollicité par le parfum des pins, des lavandes, du romarin, et surtout par cette marjolaine-origan qui, à peine frôlée du pied, vous enveloppe dans une bulle de souvenirs ou de rêves d'Orient. Poussée la

porte de l'église, les sens ne sont pas abandonnés : le parfum de l'encens, la présence si sensible de la pierre et la couleur des vitraux font écho à cette approche et nous préparent à une liturgie dans laquelle les beautés du monde sont offertes à Dieu, par, avec et dans notre corps.

Cet élan, qui pousse la « religion » à accueillir toutes les aspirations de l'homme pour les orienter vers Dieu, s'exprime tout particulièrement dans la liturgie, conçue comme une grande convocation de toute la création, visible et invisible, connue et inconnue, terrestre et céleste, à louer Dieu. Tel est le sens premier de l'iconogra-

phie d'une église. A Ganagobie, comme dans la plupart des églises romanes, les apôtres, les saints, les anges, le soleil et les astres, les forêts et les rivières, tout ce qui figurait en peinture sur les murs était là pour montrer que la vocation liturgique de l'homme concerne l'univers entier. Le temps a eu raison de ces fresques colorées, et l'homme contemporain, qui se réjouit de ces « pierres apparentes » anachroniques, se sent bien seul dans sa prière. Mais ce n'est pas tout : les monstres, les chimères, si présents dans l'iconographie médiévale, et en particulier sur les tapis de mosaïques qui ornent encore le sanctuaire de Gana-



© Agnès Delaty

Ganagobie : l'Eucharistie



Ganagobie : les mosaïques

gobie, ne sont pas nécessairement, et même pas d'abord, une représentation du mal. Ils symbolisent plutôt *l'étrange*, l'altérité de l'ailleurs, de ce monde qui, même s'il peut faire peur, témoigne à sa manière de la richesse et de la fécondité de la création. Les animaux fantastiques suggèrent l'universalité du dessein rédempteur. Ils sont moins signifiants en eux-mêmes que comme indice global des "extrémités de la terre" jusqu'où le Christ envoie les siens. L'homme du Moyen-Âge savait bien que le monde était infiniment plus vaste que ce qu'il en pouvait connaître. Jusqu'aux grandes découvertes d'après 1492, le village constituait pour son habitant la seule mesure du monde, mais il percevait intuitivement la distance qui séparait sa connaissance du réel de ce que sa foi en la toute-puissance de Dieu lui laissait

imaginer. C'était donc faire acte de foi en cette toute puissance que d'envisager des terres lointaines peuplées de « monstres » que certains voyageurs disaient d'ailleurs avoir rencontrés : cynocéphales, hommes à tête de chien, astomores sans bouche qui se nourrissent des seules odeurs, licornes, centaures et autres chimères. Point n'est donc nécessaire de chercher des symboles cachés dans les mosaïques de Ganagobie (un plan crypté pour trouver le Saint Graal ?) Toutes ces figures témoignent, comme celles du portail, comme celle aujourd'hui effacées des parois, que la liturgie chrétienne est une grande concélébration cosmique.

Frère Philippe MARKIEWICZ²

² N.D.L.R. Du même auteur en collaboration avec Ferrante FERRANTI on pourra lire avec intérêt *Les pierres vivantes, L'église revisitée*, 232 pages, Ed. Philippe Rey 2005, dont nous avons fait une recension dans cette même revue n° 145 de janvier 2006 p. 35-36.

DES VITRAUX POUR L'ÉGLISE DE GANAGOBIE

Les fouilles archéologiques dans l'église de Ganagobie en 1974 avaient mis au jour des fragments de vitraux que les spécialistes considèrent comme les plus anciens vestiges de cet art dans le midi de la France (XII^e siècle). En bon édifice roman, l'église de Ganagobie attendait pour sa finition qu'un jeu de vitraux vînt couronner sa restauration.

Le lot modeste de fragments retrouvés dans les ruines ne permettait pas une reconstitution à l'identique. Recréer dans le goût du Moyen Âge présentait le risque d'aboutir à un résultat bâtarde et hasardeux : comment retrouver, à partir de notre univers mental si éloigné du XII^e siècle, le sens des symboles et le génie de la couleur qui ont produit les verrières des cathédrales et des saintes chapelles d'autrefois ?

Aussi M. Francesco Flavigny, architecte en chef des Monuments Historiques et les moines de Ganagobie se sont orientés vers une réalisation contemporaine. D'autant qu'à l'aube de ce

millénaire, grâce aux innovations techniques, l'art du vitrail connaît un renouvellement considérable de sa création, comme en témoignent, dans le seul département des Alpes-de-Haute-Provence, les compositions d'Aurélien Nemours au prieuré de Salagon et de David Rabinovitch à la cathédrale de Digne.

Pour Ganagobie, plusieurs artistes ont été avancés avant qu'un choix s'arrêtât sur le peintre Coréen Kim En Joong. Ce dominicain né en 1940, sorti de l'École des Beaux-Arts de Séoul, vit à Paris depuis 1974. Il est héritier de quatre millénaires de calligraphie à l'encre de Chine. Dans son pays, l'écriture des fameux idéogrammes au pinceau à soie est un art acquis au prix d'un long apprentissage apparenté à une véritable ascèse. "Un unique trait de pinceau révèle l'intensité d'une vie intérieure et participe à l'unification de l'univers", dit un ancien peintre chinois. Le Père Kim, confucéen Coréen converti au catholicisme à 27 ans, a fait ses études dans l'ordre dominicain à Fribourg auprès du Père Geiger. Ce



© Ferrante Ferranti

Ganagobie : Vitraux

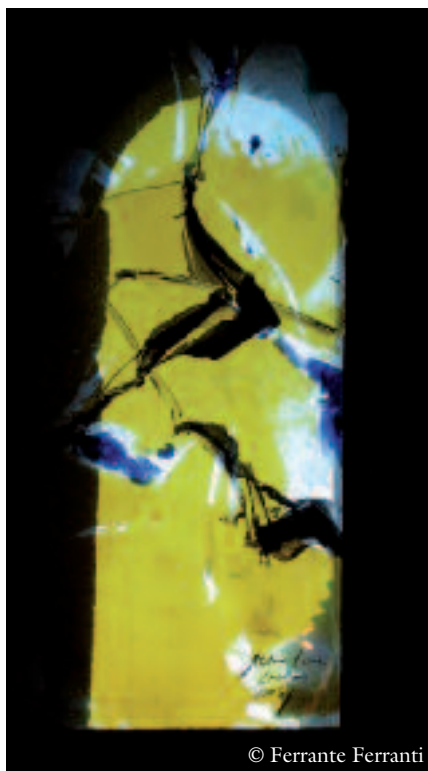
dernier lui a enseigné la philosophie et la théologie à l'école de saint Thomas d'Aquin. Et avec l'aide du Père Avril, l'un de ses guides spirituels, il a fait de sa peinture un chemin de lumière vers Dieu.

Car le Père Kim est d'abord un peintre, qui joue sur le contraste entre le blanc et les couleurs. Son style s'inscrit dans la tradition de l'abstraction lyrique. "Figuratif abstrait", il invite au rêve et à l'évasion. "Chaque œuvre est comme une méditation qui se déploie ; c'est de la poésie pure qui semble former un sens," commente son confrère le Père Albert Patfoort. Ses peintures sont présentées dans des galeries à Paris, Genève, Vienne, Rome, Saint-Petersbourg. Il a exposé à la cathédrale de San Francisco en 2002 et à Notre-Dame de Paris en 2003. Mais c'est la cathédrale d'Evry qui lui donne l'occasion de se lancer dans l'art du vitrail. "Le vitrail, dit-il, c'est l'œil d'une église. Il faut offrir des vitraux en cohérence avec le lieu." Et on fait appel à lui pour les vitraux de l'église de Saint-Pierre-Aumâtre, près d'Angoulême, ceux de la chapelle de Bénodet en Bretagne, du couvent des dominicaines de Dax. Il travaille actuellement pour la crypte de la cathédrale de Chartres et pour la basilique de

Brioude. Il aime le chant grégorien qu'il pratique au sein du Chœur grégorien de Paris. Sa peinture n'est-elle pas la traduction visuelle du plain-chant ? Il se déplace toujours dans l'habit blanc de son Ordre. Joyeux et souriant, il répond de bonne grâce aux questions que suscite son œuvre, fait face aux critiques avec humour et surmonte les obstacles avec une sagesse toute coréenne.

Avant de créer les vitraux de Ganagobie, le Père Kim a séjourné au monastère, partageant le mode de vie des moines et se mettant à leur écoute. Il s'est livré à un travail d'"imprégnation" du lieu. Il a patiemment observé comment l'église s'éclaire au fil des Offices liturgiques de la journée.

Ensuite, apportant en lui sa moisson d'"impressions", il s'est mis au travail dans les ateliers du maître-verrier Loire à Chartres. A la manière du calligraphe dessinant les pictogrammes au pinceau de soie, son geste d'artiste a jeté sur la plaque de verre gomme arabique, poudre de verre, émaux. Le tout passé plusieurs fois au four à 670 degrés donne naissance à ce tourbillon de couleurs et de traits jaillissants, de girations, d'envolées qui a maintenant pris place dans les neuf baies de l'église du prieuré.



Ganagobie : Vitraux

Le théologien Hans Urs von Balthasar dit de l'Écriture sainte qu'elle "dévoile en voilant". On peut appliquer cette définition aux vitraux du Père Kim : ils sont une invitation à voir au-delà, ou plus loin. Ils s'offrent à nos regards en signe d'une surabondance généreuse qu'on peut nommer grâce ou gratuité. Ils sont, dans un univers mesuré, calculé, compté, la promesse déjà réalisée d'un monde libre, gratuit, harmonieux.

Les questions qu'on pose au Père Kim se ressemblent presque toutes : "Pourquoi avez-vous choisi la peinture non-figurative ? Qu'est-ce que cela signifie ? Je ne comprends pas !"

Laissons-le répondre :

« Le monde est envahi d'images de toutes sortes, télévision, cinéma, internet... Les idées, même les personnages, tout est figuratif. Il n'y a plus de place pour le mystère. Moi, j'aime le mystère, je cherche un monde de mystère et je l'exprime dans ma peinture. Expliquer ma peinture ? Quel supplice ! La sensation ne s'explique pas, je vis dans ma peinture. D'un jet purificateur, je cherche à blanchir ce monde pollué. Je réunis un orchestre de couleurs et de formes en tâtonnant, comme on va à tâtons au paradis. La ligne va à travers la mort. La couleur déploie l'apothéose du ciel. Dans la vie d'ici-bas, joie et douleur se succèdent sans cesse comme les rais d'une roue qui tourne en avançant vers l'éternité. Ces vitraux doivent aider à la prière. Lorsqu'on les regarde, c'est comme si on écoutait un chant d'oiseau. Il y a des figures dans mes vitraux, mais elles sont invisibles. Il faut aimer sans chercher. »

Un moine bénédictin

L'ABBAYE NOTRE-DAME DE SENANQUE

Aperçu Historique

En juillet 1148, Pierre de Mazan arrive dans le vallon de Sénanque dans le but de fonder une abbaye cistercienne avec un groupe d'une douzaine de moines selon la coutume monastique. Ils venaient de l'abbaye Notre-Dame de Mazan, située à 1300 mètres d'altitude dans le Vivarais. Cette abbaye, de fondation récente, s'était affiliée à l'Ordre de Cîteaux en 1121 par la filiation de Bonnevaux, elle-même septième Fille de Cîteaux, et fondée en 1119 près de Vienne en Dauphiné.

C'est sur l'initiative de l'évêque de Cavaillon, Alfant, que s'effectua la fondation de Sénanque, sous la protection des seigneurs de Simiane, suzerains de Gordes. Si aucun document n'atteste une intervention directe de saint Bernard dans cette affaire, il n'est pas exclu toutefois de penser que la fondation, le site et la construction du monastère subirent son influence. La vallée de Sénanque représentait l'emplacement rêvé pour l'Abbé de Clairvaux : vallon boisé, solitaire, de la pierre à bâtir et de la chaux ; l'histoire nous apprend d'autre part que le

seigneur de Simiane connaissait saint Bernard pour l'avoir rencontré à Saint-Gilles-du-Gard lors du synode tenu là au passage du Pape Innocent II en 1133. Ce sont ces mêmes nobles chevaliers, Guirand et Bertrand, qui se croiseront en 1146 sous la bannière d'Alphonse I^{er} Jourdain, comte de Toulouse.

Les lieux

Les cisterciens recherchaient des vallées étroites pour l'implantation de leurs monastères – cela, non seulement pour l'utilisation de l'eau courante nécessaire à l'hygiène et à l'irrigation, voire à la métallurgie, mais aussi pour leur portée symbolique. Les écrits de saint Bernard de Clairvaux rapportent un jeu de mots fréquent sous sa plume entre humilité et humidité. L'humilité, conformément à l'Évangile, doit être la vertu maîtresse du moine ; et c'est au fond des vallées, disait-il, que se trouvent les terres les plus grasses, celles qui sont les plus favorables à l'accroissement des vertus, en faisant allusion à la parabole évangélique des disciples qui doivent porter beaucoup de fruits.



Sénanque : le vallon

La dénomination même de Sénanque évoque le caractère du lieu : l'auteur de la première note historique de Sénanque, l'abbé Moyne, qui deviendra moine, rattache l'étymologie de Sénanque non au latin *sine aqua*, sans eau ; ni *sana aqua*, eau saine ; mais à une origine celte, connue dans d'autres régions de France, *sagnanc*, gorges marécageuses. Le premier travail des moines a, de fait, consisté à endiguer la rivière pour drainer le fond vaseux du vallon.

Certains historiens du XIX^e siècle et du XX^e siècle ont pu émettre l'hypothèse d'une présence monastique précistercienne à

Sénanque, ou bien la possibilité de l'existence de vestiges d'anciens lieux de culte comme cela se trouvait fréquemment à l'époque ; cependant jusqu'à ce jour aucune trace n'en a été trouvée.

Des donateurs

Pierre de Mazan devait être un Abbé de haute valeur. Il établit matériellement et spirituellement les fondements de la nouvelle communauté cistercienne. Par des documents de l'Abbaye, actuellement aux Archives Départementales d'Avignon, nous trouvons des renseignements sur les relations extérieures qu'entretenait

Sénanque soit avec les nobles ou le clergé et les laïcs, soit avec les autres abbayes cisterciennes de Provence. Mais ces archives abondent surtout en titres de concessions et de propriétés, sources de revenus directs et indirects pour l'entretien et la vie du monastère.

En 1150, Guirand et Bertrand d'Agoult-Simiane complètent leur donation première de 1148 ; ils donnent la vallée de Sénanque dans son entier. En 1173, Guirand et son fils Rambaud ajoutent à leurs donations précédentes la plaine de Sainte-Cécile, le territoire de la Sorguerie et divers droits. En 1184, en présence de l'évêque de Cavaillon et de trente moines, l'année de la mort de l'Abbé fondateur, Rambaud d'Agoult, fils de Guirand, donne à Sénanque la ferme de Saint-Blaise. Le même Rambaud, quatre ans plus tard, installera près de Simiane, sur ses terres de Boli-nette, un nouveau monastère, Valsainte, lequel sera peuplé à partir de l'Abbaye de Silvacane, sise sur la rive gauche de la Durance, près de la Roque-d'Anthéron. Valsainte demeurera une petite abbaye et ne se relèvera pas des épreuves dues aux guerres de Religion.

Il convient de noter que la Maison d'Agoult-Simiane n'a pas été l'unique bienfaitrice de Sénanque. Diverses donations relativement équivalentes sont venues de la part

des seigneurs de Venasque, de Mévouillon ou d'autres qui, souvent, en compensation demandaient à être inhumés dans l'église abbatiale. En 1193, Guillaume des Baux cède à Sénanque ce qu'il possède dans les écluses et les salins de Berre, générosité appréciable quand on sait que le sel était nécessaire à la conservation des aliments carnés réservés aux gens du pays et aux ouvriers qui travaillaient aux constructions ; une charte de 1225 fait encore allusion à cette main-d'œuvre.

Toutes ces donations très diverses continueront d'affluer pendant plus d'un siècle, tant et si bien que le monastère de Sénanque aura des biens éparpillés dans toute la région sud du Dauphiné, au plateau d'Albion, du cœur du Luberon jusqu'à Arles et Marseille. Il deviendra difficile aux moines d'assumer par eux-mêmes tous ces biens ; c'est pourquoi ils seront parfois affermés. Ainsi, en 1277, « les moines de Sénanque louent pour quatre ans à Jean de Nazare les possessions éloignées de Banon, Saint-Michel, Reillane pour une rente annuelle de douze livres coronat et un cochon gras. »

La maturité

La fin du XIII^e siècle marque l'apogée de l'expansion territoriale du monastère. Le développement de Sénanque n'est pas un cas

unique à cette époque, mais répond de façon relative au propos monastique primitif de Cîteaux et s'éloigne de l'austérité.

Le patrimoine de l'abbaye s'étendait un peu partout en Provence. Outre des terres variées, bois et pâturages, Sénanque possédait aussi des maisons à l'Isle-sur-la-Sorgue ou Bonnieux et même le château de Montsalier. Elle entretenait quatre hospices, le plus vaste au cœur de la ville d'Arles et le plus petit sans doute celui de Revêt d'Albion. Elle avait l'usage de quatre moulins à eau dont le plus curieux est celui de Batadous, à l'Isle-sur-la-Sorgue, qu'on utilisait peut-être déjà pour confectonner du papier, selon l'archiviste de l'abbaye au XVII^e siècle. Enfin l'abbaye de Sénanque détenait sept granges dont la plus célèbre celle de Maussane avait reçu la concession d'un droit de vente directe sur le marché pour tous ses fruits, son blé, son vin par une charte de 1335 du pape Benoît XII d'Avignon, ancien Abbé cistercien de Fontfroide.

La papauté à Avignon

Il semble que le XIV^e siècle à Sénanque fut son « grand siècle. » Ce n'est sans doute pas sans rapport avec le rayonnement de la papauté d'Avignon qui rejallit sur toute la région.

Sénanque fut gouvernée par une suite d'abbés de grande qualité. C'est Bernard Clément puis son frère Pierre V qui, pendant un demi-siècle, la dirigeront avec sagesse. Le premier, après un siècle de donations, met de l'ordre pour en reconnaître le bien-fondé : il renouvelle les baux, règle les conflits latents et procède à un bornage des terres. C'est à lui ou à son frère que l'on doit la disposition nouvelle de la salle du Chapitre.

A leur suite vient l'Abbé Bertrand II, trop rapidement remarqué par le pape Innocent VI qui le déplace pour le mettre à la tête de la grande abbaye de Boulbonne près de Toulouse. Bernard, Abbé de Franquevaux près de Nîmes, lui succède. Il sera chargé par le pape Urbain V de régler la question de la succession des Templiers au diocèse de Cavaillon avec Philippe qui en était l'évêque. Ce dernier était un érudit auquel furent confiées d'importantes missions pendant le pontificat d'Urbain. Il habitait à Vaucluse dont il était seigneur ; c'est là que demeurait Pétrarque, son ami. Il n'est pas inconvenant de penser que le *Traité de la vie solitaire* de Pétrarque a pris naissance à la suite d'un passage du poète romain dans le vallon silencieux de Sénanque.

Stabilité

Bernard III ayant été nommé en 1368 Abbé de Granselve, c'est le noble provençal Rieu de Rambaud qui lui succède à la tête de l'abbaye jusqu'en 1391. Au plan civil, ce fut une époque de troubles provenant de gens armés à l'étranger : du Guesclin puis Raymond de Turenne. Comme la population paysanne, les moines de Sénanque durent connaître les contrecoups de toutes ces exactions durant des décennies.

Au début du XV^e siècle, l'Abbé Jean va assurer une ferme stabilité : son abbatiat de 49 ans est le plus long de toute l'histoire de l'abbaye. Après lui, en 1441, adviendront bien des difficultés. La ferveur religieuse diminue. Après 1450, il n'y a plus d'Abbé et c'est Jean de Ferrière, Abbé de Mazan, qui sera administrateur du monastère pendant près de seize ans. De ces pénibles années, entre bien d'autres documents, il nous reste la lettre du bon Roi René, de 1470, en réponse aux suppliques des moines de Sénanque lésés dans leurs droits : « Voulant traiter avec une ferveur particulière pour l'honneur de Celui auquel ils se sont consacrés, nous avons jugé à propos, de science certaine, avec l'avis de notre conseil, de prendre et retenir l'abbé et ses moines, leur couvent et tous ses membres,

avec tous ses biens (...) sous notre protection et sauvegarde spéciale. »

En 1471, l'abbaye a pour la première fois un Abbé coopté par le pape, plus précisément par le cardinal légat d'Avignon qui connaissait la situation délicate du monastère. Selon l'abbé Moyne, Jean Casaletti, jeune docteur de l'université d'Avignon, avait pris l'habit cistercien à Franquevaux avant de venir faire ses études de droit. Sa famille était du Comtat. A peine arrivé, il prêcha l'exemple devant tous. Il réorganisa spirituellement l'abbaye et défendit ses droits avec prudence et fermeté. La renommée du nouvel Abbé attira auprès de lui des jeunes moines fervents, tant et si bien que les anciens moines furent obligés de se plier à ce changement de vie. Il remit en ordre les titres de propriété du monastère et fit réparer certaines parties ; il procéda aussi à divers aménagements. Il siégea aux Etats Généraux réunis à Aix par Charles VIII en 1478 et fut un ardent partisan de la réunion de la Provence à la Couronne, visant à remplacer les administratives anciennes du pays par les institutions françaises. Il fonda un collège cistercien à Avignon près de l'église Saint-Agricol afin d'y envoyer les jeunes moines pour leurs études.

La commende

C'est le trente et unième Abbé qui fut véritablement à Sénanque le premier Abbé de « commende. » Le concordat de Bologne entre Léon X et François I^{er} a généralisé cette discipline qui était auparavant plutôt exceptionnelle. Si l'institution commendataire fut néfaste en général, ce ne fut pas le cas à Sénanque puisque, grâce à elle, la vie monastique put se poursuivre en dépit de la pénurie de vocation.

De 1509 à 1529, le recteur du Comtat Venaissin, qui était aussi évêque de Rodez, fut Abbé de Sénanque : François d'Estaing, homme de grande piété et de grande envergure. Louis XII en avait fait son ambassadeur auprès du Saint-Siège ; il fut un inlassable conciliateur. Tous le considéraient comme un saint. Son dévouement, qu'il manifesta lors de la peste à Carpentras, lui valut le surnom de Père des pauvres ; de son vivant il avait la réputation de thaumaturge. Son procès de béatification fut ouvert.

Les guerres de Religion

A partir de 1533, l'abbaye eut à sa tête Pierre de Forli qui aimait résider à Sénanque. Devenu évêque d'Apt en 1541, il connut alors bien des malheurs dans son diocèse. Ce fut l'époque de

troubles religieux, triste prélude aux guerres de Religion qui se répandront en Europe. En 1543 puis en 1578 des révoltés prirent d'assaut l'abbaye : ils incendièrent puis démolirent la partie méridionale des convers, la cuisine, le réfectoire et la fontaine du cloître ; ils brûlèrent les registres de titres de propriété.

Elzéar de Rastelli, qui fut le quatrième Abbé commendataire vers 1560, dressa un inventaire du désastre et commença les réparations. Il était évêque de Riez mais originaire de Cavaillon. Il s'occupait de protéger les biens de son abbaye et favorisa le retour d'une vie monastique normale à Sénanque.

André du Laurens, proche d'Henri IV, appela la faveur royale de ses deux frères restés en Provence. C'est ainsi que Gaspard devint en 1600 Abbé de Sénanque puis peu après Abbé des bénédictins de Saint André-de-Vienne. A Sénanque la modicité des revenus ne lui permit pas de former une communauté nombreuse. Cependant il y rétablit la vie monastique telle que les Constitutions de l'Ordre de Cîteaux l'exigeaient alors. En 1603 il fut nommé archevêque d'Arles et fut convoqué aux Etats Généraux à Paris en 1606. Il fut un pasteur zélé et suscita dans son diocèse de nombreuses réformes. Avec une douce

autorité il imposa progressivement les règlements du Concile de Trente. Il mourut dans la pauvreté, aimé de tous.

Guillaume d'Ancézune, Tous-saint Rose et Armand de Béthune furent les Abbés nommés par Louis XIV. Ils ont en commun de n'être point méridionaux et aussi d'avoir œuvré à ce que les droits de leurs moines soient respectés. Le troisième était membre d'une famille de militaires et de politiques au service du roi. C'est lui qui entreprit la reconstruction de la partie méridionale de l'abbaye à la manière du Grand Siècle. Ce vaste chantier fut poursuivi et achevé par Christophe Pajot, son successeur, en 1712 mais laissa beaucoup de dettes. Quand Louis du Pin fut nommé Abbé en 1739, vu l'embarras financier, il confia l'administration du monastère à Dom Sambuc, l'économe, qui s'efforça de rétablir les affaires de la maison. Il restait alors à Sénanque trois moines de chœur dont deux âgés et quatre frères convers.

Sénanque délaissée

La Provence ne bénéficia pas du renouveau des vocations en France à cette époque. Sénanque fut délaissée par le Chapitre Général de Cîteaux ainsi que par le roi de France. Le 4 novembre 1780, Dom du Solcier, dernier profès de

Sénanque, enterra le dernier frère convers, Claude Michel, et lui-même mourut trois mois après.

Dom Dreux, Prieur du Thoronet, fut alors nommé administrateur de Sénanque par le Chapitre Général. C'est lui qui reçut, le 26 mai 1790, les patriotes venus faire l'inventaire des biens du monastère. Ce qui restait du domaine fut morcelé pour favoriser l'achat par les propriétaires des environs. La plus grosse part, avec les bâtiments monastiques, fut achetée par Alex de Léouze qui habitait Aix.

Renaissance

M. de Léouze n'avait pas acheté Sénanque pour accroître sa fortune mais pour entretenir l'abbaye et même la restaurer. Il légua le monastère à l'une de ses filles qui, elle-même, le légua à sa nièce mariée à M. de Pluvinal. Celui-ci résista aux pressions mercantiles dont il fut l'objet, depuis ceux qui spéculaient sur les pierres de taille jusqu'aux industriels désireux de convertir l'abbaye en usine. Son attente ne fut pas déçue. En effet, un acquéreur désargenté se présenta chez M. de Pluvinal : l'abbé Barnouin qui était à la tête d'une nouvelle et fervente communauté religieuse. Ancien vicaire à Lapalud, il avait rassemblé à la Cavalerie quelques ermites et cette communauté vivait des produits de la

ferme. Ce groupe cherchait un autre lieu de vie et la découverte de Sénanque - dans sa solitude - répondait parfaitement à sa recherche. M. de Pluvinal fit confiance au Père Barnouin et cela avec raison ; car bien qu'il ne pût même pas payer les droits d'enregistrement de la propriété, trois années plus tard le tout était réglé...

La Congrégation cistercienne de l'Immaculée Conception

Le 25 avril 1854 le Père Barnouin arrive à Sénanque avec une partie de la communauté et se met aussitôt au travail. Il trouve les bâtiments en mauvais état : il pleuvait dans le dortoir et dans l'église ! Les premiers temps furent très difficiles. Si les vocations étaient nombreuses certaines ne pouvaient tenir à ce régime de vie.

Découvrant à Sénanque ce qu'était la tradition cistercienne, le Père Barnouin s'affilia à l'Ordre de Cîteaux. Voyant les vocations affluer au monastère, il décida la construction de nouveaux bâtiments au sud de la partie datant du XVII^e siècle, et d'une aile tournée vers le nord perpendiculaire au dortoir.

La place étant forcément limitée le fondateur envisagea de reprendre le monastère de Fontfroide près de Narbonne. Il envoya

le maître des novices, le Père Jean. Différentes fondations suivirent avec des résultats divers. Sénanque essaima à Hautecombe, à La Garde-Dieu, à Ségrès. En 1865 une fondation de moniales vit le jour d'abord à Salagon puis à Reillane. En 1869, nouvel essaimage : l'abbaye de Lérins. Impressionné par l'histoire de l'abbaye, Dom Barnouin y transfère le siège de son nouvel institut en 1872. Dom Barnouin, dont la famille religieuse est devenue la Congrégation de l'Immaculée Conception de Sénanque, continue de façon pragmatique la mise en œuvre de ses intuitions de fondateur et de bâtisseur.

La communauté de Sénanque procède, après le départ de Dom Barnouin, à l'élection d'un nouvel Abbé, Dom Gérard qui est élu le 28 avril 1873.

En 1881, les lois de la troisième République amenèrent une première expulsion des moines de Sénanque : une majorité d'entre eux se retira à l'abbaye de Fontfroide, quelques-uns à Lérins ; trois moines restèrent à Sénanque pour garder le monastère.

En 1889, les moines reviennent discrètement à Sénanque avec leur Abbé Dom Gérard.

Dom Polycarpe dirigera la communauté pendant deux années puis

Dom Léonce lui succédera après sa mort : il est élu le 1^{er} juin 1898.

En 1904, les moines sont de nouveau expulsés et se réfugient à Hautecombe alors propriété de la Maison de Savoie. Le liquidateur des Congrégations met en vente l'abbaye le 29 mai 1905 mais, devant les frais éventuels d'aménagement et les difficultés d'accès, tout le monde recule et le monastère resta occupé par un fermier jusqu'en 1926. Dom Léonce avait été élu Abbé de Lérins en 1919 ; il envoya, en 1926, le Père Augustin avec quelques frères pour reprendre la vie monastique à Sénanque. Puis, le Père Augustin est envoyé en 1932 pour une fondation au Québec et il sera remplacé par le Père Maurice comme Prieur jusqu'en 1969.

A cette date, devant les difficultés de recrutement et le vieillissement de la communauté, décision est prise de ramener les frères à Lérins. Durant cette période de vingt années, le monastère deviendra un Centre Culturel soutenu par M. Paul Berliet. Une heureuse formule qui permettra de sauvegarder les bâtiments par de judicieuses restaurations et d'y établir un Centre de Culture et de Rencontre.

Entre-temps, la communauté de Lérins connaissait un renouveau de vocations de telle sorte qu'il fut envisagé une reprise de Sénanque.

Aujourd'hui

En octobre 1988, le Père Abbé de Lérins Dom Marie-Bernard de Terris, envoya le Père Joseph et cinq moines de la communauté repeupler ce lieu monastique. Depuis cette date, la vie monastique de prière, de travail et de vie fraternelle a repris à Sénanque dans la joie du Service du Seigneur pour la Gloire de Dieu et le Salut des hommes, renouant avec des siècles de tradition monastique cistercienne.

La petite communauté désire toujours plus s'intégrer dans ce lieu et grandir à tous les niveaux. Actuellement un projet de restauration de l'église abbatiale est en cours ainsi que d'une partie importante des bâtiments de vie communautaire. Nous sommes reconnaissants à tous ceux qui pourront nous aider. Ces projets s'inscrivent dans la cohérence et la dynamique d'une vie monastique qui veut vivre et rayonner l'Amour de Dieu.

*Frère Jean-Marie
Prieur de Notre-Dame
de Sénanque*

VISITE DE L'ABBAYE DE SENANQUE

Veillez m'accepter pour guide dans la visite de notre belle abbaye. C'est en venant du village de Gordes, en prenant la direction de Venasque par la route étroite qui surplombe la vallée de Sénanque, que l'on découvre le mieux l'ensemble des constructions de l'abbaye, située 100 m en contrebas. Il suffit de se pencher pour avoir un bel aperçu des différents bâtiments qui s'articulent entre eux de manière orthogonale autour de deux centres mitoyens : la cour aux tilleuls et le cloître. Il est facile de percevoir, par le contraste des toitures, qu'elles datent d'époques différentes. La partie que l'on peut qualifier de moderne est couverte de tuiles rondes, comme cela se fait le plus souvent en Provence aujourd'hui, alors que l'autre partie, plus ancienne, est recouverte de pierres plates grises à la manière des abris de bergers de jadis, que l'on appelle "lauzes". Nous pouvons constater ainsi l'ampleur des constructions du XIX^e siècle qui s'adjoignirent aux anciennes et qui en doublent dorénavant la superficie.

En un seul coup d'œil, nous entrevoyons déjà la rigueur

homogène qui a présidé à la construction de l'ensemble des bâtiments. La vallée de Sénanque est sans doute, avec celle de l'abbaye de Bonneval, sa soeur en filiation originelle de l'abbaye ardéchoise de Mazan, la plus encaissée des vallées dans lesquelles nos pères cisterciens choisirent de s'installer. Rappelons que ce choix tenait à des critères traditionnels d'implantation des monastères : recherche d'un lieu écarté mais aussi caché, souci de vivre en autarcie avec le nécessaire pour subvenir aux besoins d'une vie communautaire : la forêt, quelques terres arables, et surtout un cours d'eau pour alimenter le vivier, faire tourner les moulins, et favoriser l'hygiène ; enfin, la dimension symbolique du vallon qui induit au recueillement si propice au développement de la vie intérieure. Pendant plus de sept siècles, cet isolement farouche a été une protection, puisqu'à l'exception de l'incursion des Huguenots lors des guerres de religion, l'abbaye a sauvé son aspect primitif. C'est ce premier facteur qui attire tant les touristes aujourd'hui, car depuis 1932 a été ouverte cette petite route qui nous relie



Sénanque : vue plongeante

maintenant à Gordes, village provençal qui fait face à la chaîne du Luberon.

Si nous reprenons la route étroite en surplomb et descendons jusqu'au creux de la vallée, nous pouvons constater, dans le grand virage, que le ruisseau de la Sénancole est presque à sec. En effet, depuis le séisme de 1887, le cours d'eau s'est infiltré dans le sol calcaire. Enfin, quand nous arrivons au milieu des champs de lavande, nous découvrons par le bas, un peu plus loin, la grande façade romane qui barre la vallée d'Est en Ouest. Lorsque nous nous approchons, nous sommes surpris de nous trouver face à l'abside qui, à Sénanque, se trouve orientée selon l'axe Nord-Sud, contrairement aux dispositions traditionnelles. Il semble que le maître d'œuvre ait été contraint d'opter pour cette orientation à cause de l'étroitesse du lieu, qui à cet endroit de la

vallée laisse moins de 70 m de largeur pour implanter l'abbaye...

Depuis la grande grille d'entrée centrale, nous pouvons contempler le chevet en hémicycle de l'église qui partage en deux côtés symétriques le toit de lauzes des quatre absidioles, puis, après, la saillie un peu brutale de la sacristie presque au centre, le bâtiment régulier qui le prolonge avec l'alternance de ses cinq contreforts. Cet ensemble frontal de l'abbaye du XII^e siècle est célèbre par la perfection de son ordonnance, la justesse de ses proportions, l'axe du clocher se trouvant au $\frac{1}{4}$ de l'ensemble, alors que deux clochetons de cheminée se détachent du toit au dernier quart. Si l'on regarde de plus près, on remarquera la finesse de l'appareillage des pierres aux assises de belle taille, de sorte que l'apparence du mur est monumentale. Notons tout de suite que si l'architecture de cette partie la plus ancienne de l'abbaye est belle, cela ne tient pas au hasard mais à des critères géométriques bien déterminés provenant de l'art de bâtir de l'antiquité romaine et même grecque. On pourra observer, par exemple avec Henri Bilheust, l'auteur de *l'Art des bâtisseurs romans*, que de la partie gauche de la grande façade émergent des

lignes directrices de structures qui correspondent au moins en cinq endroits précis à l'éventail gradué d'angles bien connus : 18° , 36° , 45° , 72° , 108° . Ces angles ont la particularité d'être en rapport direct avec la structure du pentagone étoilé que l'on retrouvera d'ailleurs plus tard dans les dessins de façade de cathédrale telles que Reims ou Strasbourg, mais aussi, pour la coupe transversale de l'église. La figure de l'étoile à cinq branches a pour caractéristique d'être immédiatement en relation avec les mesures déterminant les proportions harmoniques liées au célèbre nombre irrationnel φ . Le symbolisme du pentagone étoilé se rapporte au dynamisme physique de la vie et s'accorde aux dimensions du corps humain. Vitruve, architecte du 1^{er} siècle, écrivait "qu'un bâtiment bien ordonné a toutes ses parties en rapport les unes aux autres comme le sont celles du corps d'un homme bien fait". Plus récemment, Le Corbusier, architecte du XX^e siècle, a pu dire que "les mesures de l'environnement de l'homme devraient être l'expression vibrante de notre univers corporel." Ainsi, comme nous aurons encore l'occasion de le constater, spécialement dans le cloître, l'architecture de Sénanque peut se revendiquer, dans sa

partie la plus ancienne, d'un classicisme antique à mesure humaine.

Si maintenant nous remontons vers le petit parking actuel, nous pouvons voir sur la droite en face un long bâtiment construit au XIX^e siècle au-dessus du cours de la Sénancole. Ce bâtiment touche la grande façade romane à son extrémité. Evidemment, le contraste esthétique est rude. Le bâtiment aux moellons grossiers constituait au rez-de-chaussée, avec 5 double-portes, la dépendance agricole, tandis qu'à l'étage se succèdent 25 fenêtres répétitives où s'alignaient les cellules des anciens frères convers. Ce bâtiment entièrement restauré en 1970 sert en bas de magasin et en haut de salle d'exposition et d'accueil pour les touristes devenus très nombreux depuis la période du centre culturel. En contrebas on remarque le cimetière de la communauté. Depuis la fondation de l'abbaye, il jouxte le chevet de chaque côté de la grande abside. A cette hauteur, c'est-à-dire à plus de trois mètres au-dessus du niveau du sol de l'église, nous avons un bel aperçu de la composition des toits en lauzes qui recouvrent toutes les parties romanes. Ils ont la particularité de reposer directement sur le dos des voûtes. Levant la tête, nous

regardons le clocher cubique avec son épaulement massif en forme d'octogone. Il est couvert d'une petite pyramide en pierre avec quatre arêtes saillantes biseautées aux quatre coins sans façon. Une petite croix de pierre moderne très simple en coiffe le sommet à une hauteur d'environ 23 m, ce qui reste modeste par rapport à tant de clochers de l'époque.

Si maintenant nous redescendons vers la petite grille d'entrée près de l'hôtellerie du XIX^e siècle récemment aménagée, nous pouvons prendre alors le petit escalier qui nous mène dans la cour de la porterie, au pied de la façade du grand mur pignon de l'abbatiale. Nous découvrons ici une austérité plus marquée que pour la grande façade romane septentrionale. Le plus surprenant est de ne pas trouver de porte centrale entre les deux imposants contreforts, mais un mur de pierres de taille d'une grande hauteur, percé seulement dans sa partie supérieure de deux grandes lancettes cintrées, symétriques, au-dessus desquelles une grande rose à douze lobes trône au départ des pentes de la toiture. Cette rose a été restaurée au XVII^e siècle et sans doute agrandie avec un encadrement à triple moulures qui contraste avec les retraits plats des quatre autres ouvertures romanes. C'est donc

par l'une des deux portes latérales correspondant aux bas-côtés de l'église que l'on entre. Ce qui frappe d'abord, en pénétrant, c'est de découvrir un sol uni, presque à niveau, sans pente apparente, qui s'élève de trois marches au croisement du transept, puis de deux marches au sanctuaire. Cependant, ce qui frappe plus encore, c'est le grand volume de la nef dont la hauteur de voûte est le double de sa largeur ; ce qui produit, avec la lumière qui se diffuse d'en haut, une sensation d'élévation ; de plus, la simplicité de l'espace dégage, par l'enveloppement de pierres soigneusement taillées et poncées, un sentiment de dépouillement et d'apesanteur en attente d'une présence transcendante, ou d'un chant sacré. Il est à noter en effet que le vaisseau long de près de 24 m est constitué d'un seul berceau brisé en "tiers-point" sans aucun arc doubleau, dont l'une des caractéristiques est d'amplifier la réverbérance du son. Cette capacité de résonance facilite le chant "a capella" que nous pratiquons toujours.

Quand nous avançons vers le chœur, nous dépassons les cinq travées qui ouvrent sur les bas-côtés plus sombres. Ces derniers sont voûtés en berceaux brisés

rampants avec quelques petits arcs doubleaux, comme l'étaient ceux de Mazan, notre ancienne abbaye mère, qui a tant influencé l'architecture de l'abbatiale. Arrivé au pied du grand portique ou de l'arc diaphragme, nous percevons un seuil, un changement d'espace ; à partir d'ici, toute la construction est en effet modulée par la divine proportion dont nous avons parlé au début. Alors, nous admirons la croisée du transept si savamment et si simplement édifiée au-dessus des quatre piliers où se trouvent engagées les huit demi-colonnes qui soutiennent solennellement les quatre grands arcs brisés. Ce sont ces grands arcs à double rouleau qui reçoivent à partir d'un bandeau mouluré en doucine l'assise de la majestueuse coupole octogonale qui était une réplique de celle de Mazan, aujourd'hui hélas disparue. A son sommet, à 16,25 m du sol, s'ouvre un oculus de plus d'un mètre de diamètre qui laisse passer une lumière zénitale provenant du clocher emboîté sur la partie supérieure du dôme. Ce dôme a la particularité assez rare d'avoir les arêtes rentrées, soigneusement ajustées selon une disposition alternée de pans plus ou moins grands en fonction de leur retombées respectives sur les arcs ou sur les trompes. Notons cette mise en valeur des trompes

aux quatre coins de la médiation du terrestre et du céleste, par l'ornementation inhabituelle pour une église cistercienne, de leurs auréoles à six lobes qui évoquent les représentations traditionnelles en ce lieu précis, à cette époque, des quatre vivants séraphiques aux six ailes de l'Apocalypse, censés personnifier les évangélistes. C'est un rappel de la symbolique sacrée de ce lieu où s'opère l'"échange admirable" de la liturgie qui s'y déroule, c'est l'endroit privilégié où les moines unissent leur chant à celui encore inaudible des anges, pour la louange au Dieu trois fois Saint. C'est bien ce Dieu qui est symbolisé à son tour par les trois grandes baies du sanctuaire, si bien situées à 3 mètres du sol, qui éclairent l'hémicycle concave entourant le maître autel. Sous la fenêtre centrale à la hauteur de vision, on peut voir encore l'une des douze croix de consécration gravées et peintes en rouge par les moines avant d'être ointes par l'évêque lors de la cérémonie de la dédicace qui eut lieu vers l'an 1200. De chaque côté de l'abside, nous remarquons, à droite : une crédence en pierre prise dans le mur, une petite colonne piscine servant aux ablutions et une niche de 35 à 45 cm réalisée dans le mur par une pierre manquante, qui selon certains, serait l'emplacement de

l'ancien tabernacle ; à gauche, un ambon qui émerge du mur à la hauteur d'1,10 m, symétriquement à la niche eucharistique. Dans le transept, de chaque côté de la grande abside centrale, on peut observer deux absidioles voûtées non pas en arc brisé mais en plein cintre selon une proportion, commune à l'art roman, d'un carré surmonté au niveau des impostes d'un demi-cercle qui, par une avancée de plus d'un mètre, encadre le cul-de-four. En outre, chacune des quatre absidioles est éclairée dans son axe par l'étroite lancette cintrée juste au-dessus de la table des petits autels. Ce sont les deux absidioles les plus proches de la grande abside qui ont des inscriptions dédicatoires d'autels vers 1170 par l'évêque Benoît de Cavaillon, ce qui prouverait l'achèvement du chœur à cette date, tandis que se poursuivait la construction, dans le prolongement du transept, du bâtiment régulier conventuel. On peut remarquer la taille minutieuse des pierres à joints vifs qui ont jusqu'à 6 mesures d'assises différentes : de 16 cm pour la plus petite à 35 cm pour la plus grande. Outre le grand nombre de marques de tacherons (plusieurs centaines), on repère également une grande variété de layage : traits obliques parallèles, simples ou à chevrons,

qui donnent au parement un cachet de qualité. Alors que le mur Est du transept est percé dans sa partie supérieure de deux lancettes et d'un oculus formé d'une roue à 10 meneaux, le mur Ouest est complètement aveugle, et c'est par l'escalier de bois un peu raide que l'on monte actuellement à la vaste salle du dortoir qui a près de 30 m de long, 8 m de large et 8 m de haut.

Cette grande salle est voûtée, de la même façon que le transept qui précède, par un grand berceau brisé mais cette fois avec deux doubleaux importants à sections carrées qui reposent de chaque côté à la hauteur du bandeau sur un double corbeau, délimitant ainsi trois travées inégales, la dernière au-dessus du chauffoir étant nettement plus longue. Le dortoir est éclairé par une grande rose à l'extrémité supérieure opposée à l'église, et par treize petites fenêtres réparties de chaque côté de façon asymétrique, surtout après l'escalier menant au cloître. Ces fenêtres cintrées qui ont de grandes embrasures du fait de l'épaisseur des murs extérieurs (1,50 m) apportent un jeu plaisant de lumière. Le carrelage en tommettes récemment restauré respecte la disposition ancienne remontant au XV^e siècle, avec le

sol compartimenté en 36 alcôves juxtaposées de 2,70 m x 1,60 m, dimensions suffisantes pour y mettre le lit et l'armoire de chaque moine. On remarque au sol, sur le pourtour, le long des murs, un passage d'1,10 m couvert de dalles assez irrégulières qui servait de couloir. Il est possible qu'une mezzanine ait été aménagée au niveau des bandeaux, qui permettait d'avoir au-dessus une salle de travail abritée et bien éclairée, réduisant de ce fait le volume du dortoir qui devait garder le peu de chaleur que procurait la hotte de la cheminée du scriptorium situé au rez-de-chaussée.

Après avoir descendu l'escalier vers le cloître, nous tournons aussitôt à droite pour pénétrer dans le scriptorium ou salle de lecture, appelé(e) aussi chauffoir en raison de la belle cheminée romane dont la hotte conique se poursuivait à l'étage supérieur. Cette salle un peu sombre malgré ses trois fenêtres à grandes embrasures est la plus en contrebas du cloître. Elle a une surface de 80 m². Sur les 2/3, elle est voûtée en quatre voûtes d'arêtes retombant magistralement au centre sur une colonne trapue. Cette colonne s'élève à partir d'un piédestal cubique, avec une base composée d'une petite scotie et d'un tore

plus fort reposant sur une moulure très fine en forme de roue dentée. A chaque angle du piédestal, des griffes en rond-de-bosse dont deux plus aplaties esquissent la forme d'une tortue. L'imposant chapiteau de la colonne a dû être sculpté un peu plus tard. Il est orné de douze fleurs de lys renversées, soutenues par douze épaisses feuilles d'eau dressées sur l'astragale. La retombée des quatre voûtes d'arêtes contre les murs porteurs se fait sur de petits culots ou consoles, en double pour chaque voûte. Les six plus anciens culots pointent vers le bas, deux autres plus récents s'arrondissent avec le dessin d'une corolle stylisée. Dans le mur du fond, nous pouvons voir quelques marches prises dans une ouverture étroite qui donnait accès aux latrines. Celles-ci se trouvaient en effet juste derrière ce mur, sur un petit pont troué, au-dessus du ruisseau de la Sénancole.

Remontant les cinq marches, nous nous retrouvons à l'angle Nord-Ouest du cloître, nous repassons devant l'escalier du dortoir et nous remarquons au-dessus de la porte un grand linteau d'1,60 m de large sur 55 cm de haut, taillé en batière, digne des constructions antiques. Nous dépassons ensuite le couloir voûté en plein cintre, très haut mais

plutôt étroit. Il servait de remise et de passage pour aller aux travaux des champs. Il faisait également office de parloir quand les nécessités l'imposaient. Il faut se rappeler qu'on devait garder le silence dans les lieux réguliers, y compris bien sûr, dans le cloître. Un peu plus loin, nous descendons les trois petites marches de la salle capitulaire où se rassemble quotidiennement la communauté afin de recevoir des instructions de l'abbé non sans avoir auparavant écouté un chapitre de la règle de Saint Benoît. C'est sur l'un des trois gradins qui courent le long des murs que les moines s'asseoient, de part et d'autre de l'abbé. Cette salle est bâtie sur un plan rectangulaire de 8 m sur 10 m. Elle est voûtée de six croisées d'ogives surbaissées aux nervures accentuées en double boudin qui se ferment par six clés de voûte. Quatre d'entre elles sont ornées délicatement de corolles plus ou moins entrouvertes. Ces croisées ont été bâties lors d'un agrandissement ultérieur. Ces mêmes arcs nervurés des croisées retombent, au centre de la pièce, sur deux piliers cantonnés de colonnettes finement ciselées, de la base aux chapiteaux. Ces derniers sont particulièrement ouvragés de fleurs de lys tombantes et de feuilles d'eau. Du côté du cloître, il y a de grandes baies plein cintre qui encadrent la porte, enchas-

sent à leur tour deux petites arcades à travers lesquelles pénètre la lumière du cloître. Paradoxalement, mais c'est certainement intentionnel, cette lumière claustrale éclaire l'intérieur de la salle, avec plus d'intensité que celle qui provient des trois fenêtres percées dans la muraille extérieure... Signalons une dernière particularité de cette salle du chapitre, qui est de posséder, à la différence de l'abbatiale, une acoustique sans réverbérance. Cela tient sans doute à son volume plutôt modeste, et peut-être aussi au grand relief des arcs des voûtes d'ogives. Il en découle une excellente propagation du son, favorisant l'écoute des enseignements de l'abbé. C'est au sortir de cette salle capitulaire qu'on observe, un peu plus haut devant soi, une étrange console, la seule dans tout le monastère qui comporte une représentation sculptée d'animal, chose habituellement proscrite : il s'agit d'une tête de diabolotin à deux cornes, aux yeux globuleux et aux grosses dents, rappelant aux moines le capitule de la 1^{ère} épître de Saint Pierre autrefois récitée par cœur à l'office des Complies: "Soyez sobres, veillez. Votre partie adverse, le démon, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, fermes dans la foi."

Arrêtons-nous un certain temps pour goûter le charme du cloître qu'on a pu qualifier de gracieux, laissé presque intact par nos anciens. Il est le cœur de la vie monastique parce qu'il relie entre eux les différents lieux de vie de la journée : l'église, la salle capitulaire, le scriptorium, le couloir aux outils, le réfectoire, l'escalier du dortoir, l'aile du bâtiment des Frères convers et du vestibule. C'est le lieu où la diversité des occupations quotidiennes converge dans l'unité qui transcende le morcellement du temps. Il manifeste à ciel ouvert ce qu'exprime avec tant d'intensité la symbolique religieuse qui se dégage de l'espace privilégié de la croisée du transept de l'église abbatiale. Le cloître est ce lieu prophétique de l'eschatologie, *le paradisius claustralis*, dont a parlé saint Bernard après bien d'autres. Ce n'est plus seulement la cour intérieure liée aux contingences domestiques, mais déjà, au niveau de la foi, le jardin clos de l'Époux dont parle le Cantique des Cantiques et l'anticipation de la Jérusalem céleste évoquée dans l'Apocalypse. Ces deux images archétypiques de la vie monastique imprègnent la conception du cloître de Sénanque, d'abord par son plan presque carré (22 x 23 m de côté), ensuite par les quatre galeries qui

l'entourent, rythmées par douze ouvertures selon la double alternance à la fois ternaire pour les arcs des gémées, et quaternaire pour les arcs de décharges qui allègent les premières.

L'élégance des 64 colonnes qui se succèdent en couple tout au long du périmètre se trouve accentuée par le jeu du soleil et des ombres portées sur le sol dallé et sur les murs ; 32 d'entre elles, les plus anciennes, ont un fût légèrement conique, les autres sont droites. Chaque groupe de colonnes repose sur des bases ornées de griffes, ayant en bas un socle commun adouci d'une petite moulure, et en haut un tailloir et un biseau communs, après le collier de l'astragale. Les corbeilles des chapiteaux, sculptées avec art, vont également deux par deux ; leur décoration, végétale ou florale, est très diversifiée : feuilles, fleurs, palmettes, boutons, torsades, entrelacs parfois perlés, la plupart se retournant sous le biseau du tailloir. C'est sans aucun doute le chapiteau de la neuvième arcade de la galerie connexe à l'église qui est le plus délicatement ciselé de tous. Il ressemble étonnamment aux chapiteaux de type corinthien de l'architecture grecque. Il témoigne de la permanence, à travers les âges, de l'art de bâtir



Sénanque : le cloître

suivant les normes de la tradition antique la plus élaborée. Des quatre colonnades, les deux plus anciennes répondent exactement aux schémas géométriques simples régis par la divine proportion ; les deux autres, édifiées lors de la 2^e campagne de construction, s'en écartent un peu soit par rétrécissement, soit par

allongement. La vue d'ensemble du cloître n'en demeure pas moins remarquable par sa régularité de structure. Cela tient en partie au bahut uniforme sur lequel reposent les colonnades, dont la hauteur varie seulement de 35 cm, entre le sol le plus haut près de la porte de l'abbatiale et le sol le plus bas à l'opposé près

de la porte du réfectoire. Ce sol relativement peu incliné est couvert de dalles carrées d'environ 50 cm de côté qui paraissent primitives. Les quatre galeries sont voûtées de la même manière en plein cintre avec des doubleaux carrés chanfreinés, placés au milieu de chacune des galeries et aux quatre coins du cloître. Ces doubleaux reposent sur des consoles juste en-dessous du bandeau en quart-rond, qui en souligne l'assise avec fermeté. Tous ces agencements bien ordonnés concourent à rendre le lieu paisible et harmonieux. Le jardin du préau lui-même a été réaménagé récemment en fonction du rythme d'ensemble. Il est constitué de huit plate-bandes d'égale surface, de plantes d'agrément qui dégagent, avec le petit bassin d'eau central, à la belle saison, un avant-goût de paradis.

Contrairement à la porte d'entrée de l'église très simple en segment d'arc, la porte du réfectoire est mise en valeur par une double archivolt avec une voussure en retrait légèrement galbée, mais dépouillée de tout ornement qui forme un véritable cadre à cette porte cintrée de la fin du XII^e siècle. L'ancien réfectoire occupe tout le côté occidental du cloître. Il mesure 22 m de long si l'on inclut le narthex actuel édifié lors

de la restauration réalisée dans les premières années suivant le retour des moines à Sénanque, en 1854. Depuis 1926, cet ancien réfectoire a été aménagé en chapelle. On y célèbre aujourd'hui les Offices pendant les cinq mois les plus froids de l'année. C'est dans cette chapelle que se trouvent réunis les trois ou quatre objets liturgiques les plus précieux du monastère, à savoir : une Vierge en majesté en bois peint avec l'Enfant-Jésus à genoux sur ses genoux (fin du XIII^e siècle), un crucifix du Moyen-Age, et surtout la fameuse tour eucharistique octogonale du début du XV^e siècle, d'origine espagnole, récemment électrifiée sur ses 3 niveaux ; enfin, l'ensemble est heureusement complété par deux rangées de cinq stalles très sobres qui dateraient du XVII^e siècle, données par les sœurs ursulines de Marseille lors de notre retour en 1988. Ce mobilier liturgique se trouve dans la première moitié de la chapelle. La deuxième moitié, destinée aux fidèles, comprend aussi l'autel surélevé de trois marches. L'atmosphère est intime et sereine.

Après avoir redescendu les quatre marches de la porte opposée à celle du cloître, nous nous retrouvons dans le grand hall du rez-de-chaussée aménagé en

1970 à la place de la petite cuisine et de ses dépendances. Nous sommes en effet au-dessus de l'ancien tunnel qui laisse passer le ruisseau de la Sénancole qui coulait le long du mur pignon du dortoir et du mur occidental de l'ancien réfectoire, puis sous les anciennes dépendances servant à la bonne marche matérielle du monastère. Dans les vestiges de ces dépendances, on trouve encore, par exemple, un grand four en quart sphérique bien construit à l'intérieur d'un long mur très ancien contre lequel devaient s'adosser successivement divers ateliers. Dans la partie nord de ce hall, un bel escalier a été créé par notre bienfaiteur M. Berliet en 1971. Il nous conduit d'abord à l'entresol, puis au premier étage du logis abbatial construit au XVII^e siècle à l'emplacement de l'ancienne aile des frères convers.

Si nous demeurons au rez-de-chaussée, nous pouvons pénétrer dans l'actuelle bibliothèque qui est couverte de trois voûtes d'arêtes surbaissées du XVII^e siècle. Dans le premier tiers de cette voûte, nous pouvons admirer une belle fresque bleutée monochrome d'une quarantaine de mètres carrés : nous sommes sous des pampres de vignes avec de grandes feuilles et quelques

grappes abritant sur les côtés une dizaine d'oiseaux à aigrettes, tandis qu'un oisillon s'essaye à voler. Cette décoration mondaine devait être celle du plafond de la salle à manger des hôtes des abbés et prieurs des XVII^e et XVIII^e siècles. Après avoir traversé le vestibule presque carré, nous atteignons la deuxième salle de ce même bâtiment qui est construite de façon symétrique avec trois grandes fenêtres. On remarquera en plus un puits à margelle, reconstitué en 1970, qui est pris en partie dans la maçonnerie du mur extérieur. Il a une profondeur de près de 4 mètres. L'eau qu'on en tirait encore en 1997 était claire mais non potable. C'est dans cette salle, qui sert actuellement de grande sacristie, que notre petite communauté se réunit tous les soirs pour le chapitre avant les complies. Dans l'embrasement arrondi du puits est accroché un précieux et petit portrait de saint Bernard, peint sur velin, datant du XV^e siècle.

Lorsque nous ressortons par la petite porte opposée, nous nous retrouvons dans un autre vestibule qui accueille la cage de l'escalier d'honneur (XVII^e siècle) muni d'une rembarde en fer forgé ouvragé. Cet escalier donne accès en deux paliers, d'abord à l'hôtellerie (XIX^e siècle), puis à

l'ancien logis abbatial. Du côté de ce dernier, une belle porte en noyer à deux battants ouvre sur un large corridor bien éclairé par les fenêtres dominant le cloître. Il dessert cinq pièces en plein midi dont deux ont double volume. La pièce centrale possède un balcon juste au-dessus du grand portail surmonté d'un double entablement orné de rinceaux à la manière du Grand Siècle. Depuis 1988, c'est le bureau du Prieur de la communauté.

Si nous revenons maintenant au rez-de-chaussée, nous arrivons à la porte cochère qui sépare la cour de l'hôtellerie de la cour des quatre tilleuls. De là, nous pouvons pousser la porte qui donne sur l'accueil de la porterie, puis passer devant le bureau du Frère hôtelier, avant de pénétrer dans le couloir, récemment aménagé, desservant d'une part, le réfectoire et, d'autre part, à l'autre extrémité, les trois parloirs et la grande salle de conférence. Au centre, un petit escalier permet d'accéder aux deux étages de l'hôtellerie qui comprend neuf chambres et un petit oratoire. Dans la même aile, au-dessus des deux réfectoires des hôtes et de la communauté, une grande salle de

communauté a été aménagée en plein midi, avec de grandes baies vitrées.

Si nous poursuivons notre circuit, nous retrouvons de l'autre côté, au 1^{er} étage au-dessus du grand hall et de la cuisine, une partie du bâtiment en attente de transformation, datant du XIX^e siècle. A ce jour, elle accueille encore des moines et personnes en séjour au sein de la communauté. Les frères dorment à l'étage supérieur, sous les combles.

Voilà donc notre visite qui se termine d'une manière un peu simple et familière qui est aussi celle des moines résidant dans ce monastère désormais illustre par son site et sa construction. Peut-être conviendrait-il maintenant de regarder les plantations du jardin potager pour prendre l'air, ou bien de vous proposer fraternellement de prier avec nous, pour rendre grâce au Seigneur de toutes les merveilles visibles et surtout invisibles qu'Il accomplit de génération en génération, et chanter ainsi ensemble sur nos mélodies byzantines "Combien le Seigneur est bon, Eternel est son amour".

Frère Jean-Baptiste

LE MONASTERE SAINTE CLAIRE DE NICE

Le monastère des clarisses est situé sur les hauteurs de Nice dans le prolongement de la colline de Cimiez (antique *Cemene-lum*), au quartier Cap de Croix. Comme ce nom le laisse entendre, il forme un promontoire dominant de façon assez abrupte la vallée du Paillon. La vue s'étend largement sur la ville et les environs, de la mer avec son port à la colline de l'observatoire et jusqu'aux sommets plus élevés et quelquefois enneigés de l'arrière pays. Du monastère, lui-même vu de loin, on peut observer le chassé-croisé des routes et autoroutes vers l'Italie. Sa situation en fait un bel observatoire de la nature ou de l'activité humaine et donne des occasions sans cesse renouvelées de louer le Seigneur pour toutes ses œuvres et de supplier et intercéder pour les hommes. Quatre hôpitaux ou cliniques l'entourent ; l'un, l'hôpital Pasteur, lui est mitoyen et la souffrance des malades et de leurs familles est bien présente dans notre prière. Mais la communauté n'a pas toujours été là. Le premier monastère a d'abord été établi au cœur de la vieille ville, actuellement montée sainte Claire.

**Premier monastère :
Montée sainte Claire
1607-1793**

Le 24 juin 2007 la communauté de Nice a fêté le 400^e anniversaire de l'établissement des clarisses dans la cité. L'initiative en était venue des habitants eux-mêmes. Il y avait eu précédemment un couvent de cisterciennes, établi d'abord près de Villefranche, puis dans la plaine de Riquier et enfin transféré dans la cité à cause de l'insécurité. Au début du XVI^e siècle il était en décadence et n'abritait plus que deux religieuses. En 1538 lors du passage du pape Paul III à Nice, les syndics de la ville avaient obtenu leur remplacement par des clarisses dont ils s'engageaient à assurer l'entretien. Mais il fallait auparavant restaurer les bâtiments bien délabrés.

Des préoccupations plus urgentes (guerres, épidémies) surgirent et le projet fut oublié. Il n'y avait donc plus de communauté monastique féminine dans la cité et les jeunes filles désirant entrer dans la vie religieuse devaient « s'expatrier » à Marseille

ou dans d'autres villes du Midi. Vers la fin du XVI^e siècle, des niçois commencent une collecte pour réunir des fonds en vue d'une fondation. Le conseil de la ville, mis au courant, reprend alors le projet.

Lors de la délibération du 2 mars 1597, il est décidé de solliciter officiellement du duc de Savoie Charles Emmanuel I^{er} et du pape Clément VIII l'autorisation de fonder un monastère de clarisses. Le conseil s'engage à assumer les frais de la construction et à verser une rente annuelle aux moniales. La ville entreprend de longues recherches d'un emplacement convenable, pas trop exposé en cas de siège. Plusieurs architectes de renom sont sollicités pour proposer leurs plans. Finalement les syndics choisissent un emplacement, près du « portail de Gassin », dans la rue du Codo ou de l'Armourier. En septembre 1604 l'évêque de Nice M^{sr} Martinengo plante la croix et pose la première pierre. Le plan de l'architecte Ascanio Vitozzi, élève de l'école de Vignole, est retenu. Les constructions sont terminées en juin 1605. Le pape Paul III accorde enfin la bulle d'érection le 28 novembre 1606. Il y rappelle la requête des niçois :

« ...Récemment nous a été présentée, en bonne et due forme, une pétition de nos très chers fils de la population et des personnalités de Nice. Désireuses de donner un nouvel essor à leur cité, elles nous faisaient observer que l'unique monastère de moniales de Nice, fut démoli et rasé, victime des guerres dont cette cité eut à souffrir du fait du blocus de la ville par les flottes du roi de France et des pirateries turques de l'époque... C'est alors que le louable souci de fonder et ériger un monastère fut envisagé et depuis longtemps négocié au cours de fréquentes et importantes délibérations entre niçois. Finalement grâce à la générosité de ceux-ci un bon endroit a pu être choisi¹. »

Le 18 septembre 1606 la congrégation des religieux autorise deux clarisses de Mondovi (Piémont) à venir prendre possession du couvent de Nice : sœur Filiberta Bertona et Clara Beatrice Monaca. Elles sont introduites solennellement au monastère le 27 juin 1607 à l'issue d'une procession conduite par les autorités civiles et religieuses, au milieu d'un grand concours de peuple. L'historien niçois Pastorelli prononce un long et savant discours de bienvenue qui retrace l'histoire de la cité ; publié l'an-

¹ *Claire en Provence*, Ed. Siloé 2003, p. 98.

née suivante, *Il discorso* est un monument d'érudition. M^{sr} Martinengo remet aux sœurs les statuts du monastère et le rituel, imprimés pour la circonstance et revus par lui-même et appose la clôture. Désormais la communauté peut vivre sa vie régulière.

La règle n'est pas la règle primitive de sainte Claire mais celle, modifiée par le pape Urbain IV, dite règle urbaniste qui, à la différence de la première, permet la propriété en commun et la constitution d'un petit pensionnat pour l'éducation de jeunes filles. La première postulante niçoise Cassandre Grimaldi entre le 5 août et reçoit le nom de sœur Claire Catherine. Elle deviendra en 1619 la première abbesse élue. Malgré la munificence de la cérémonie d'installation, les débuts furent assez inconfortables : des témoignages d'époque relatent que « *la chapelle est trop petite pour recevoir le peuple qui assiste aux Offices. On ne peut fermer la porte et il entre alors tant de vent que les cierges sont souvent soufflés : cette chapelle est presque une rue publique... à cause de l'étroitesse des lieux, les religieuses qui y habitent et les jeunes filles qui y sont éduquées sont presque toutes malades...*² »

Mais les aménagements se succédèrent rapidement et bientôt le monastère eut belle allure, bien inséré dans le paysage architectural de la vieille ville, doté d'un grand jardin s'élevant en terrasses sur les flancs de la colline du château. Deux cent vingt-deux sœurs y firent profession.

En 1793, aussitôt après l'occupation de Nice par les français, les lois de la Révolution entrent en application : les sœurs doivent quitter le couvent le 4 octobre. Elles sont alors 22. On perd rapidement leur trace. Le monastère devient bien national et ses propriétés, formées de petits lopins de terres éparpillés sur les collines niçoises, sont mises en vente.

Après la Restauration du duc de Savoie le monastère est rendu à l'Eglise et donné aux visitandines qui l'occupèrent jusqu'en 1974. Malgré des dégradations surtout intérieures, il est encore bien conservé.

Une nouvelle fondation Menton 1892- Nice 1924

Il faut attendre 1892 pour retrouver des clarisses dans le diocèse, non à Nice mais à Menton. L'initiative en revient à une clarisse particulièrement entreprenante : Mère Elisabeth du Calvaire. Entrée au monastère urbaniste de

² J. BRES, *Note d'archive*.

Périgueux, elle réalise son premier rêve en 1876 : fonder un monastère de la règle de sainte Claire, dans la cité du Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial. Peu après c'est la Terre Sainte qui l'attire et, en 1884, elle part avec quelques sœurs tenter une fondation à Jérusalem. En fait, l'évêque du lieu la dirige d'abord sur Nazareth où elle implante une communauté qui plus tard accueillit le Père de Foucauld. En 1888 elle a enfin l'autorisation de s'établir à Jérusalem, sa deuxième fondation de Terre Sainte. Cependant, Mère Elisabeth se rend rapidement compte que ses communautés ne pourront pas se développer avec les seules ressources humaines et matérielles du pays et elle rentre en France afin d'y fonder une communauté qui jouerait un peu le rôle d'une procure. En fait elle en sème deux : La Nouvelle, près de Nîmes en 1891 et Menton en 1892, où elle espérait bénéficier de la générosité des nombreux hivernants de la Côte d'Azur. Les débuts sont des plus précaires : Mère Elisabeth arrive à Menton en janvier 1892, escomptant pouvoir occuper le couvent de l'Annonciade. Cela s'avère impossible ; elle loue une petite maison, y établit les deux jeunes sœurs qui l'accompagnaient avec une postulante et dès le mois de mai,



Monastère du vieux Nice

rappelée par sa communauté, repart à Jérusalem, confiant la fondation à sa secrétaire, Mère Marie de Jésus. Celle-ci fut plusieurs fois tentée d'abandonner mais, soutenue par l'évêque et par quelques bienfaiteurs, la communauté s'enracine et se développe, notamment avec l'arrivée de plusieurs postulantes canadiennes. La communauté reste en lien avec ses sœurs de Terre Sainte mais est déliée de toute charge vis-à-vis d'elles et peut mener une vie pleinement autonome.

Après la première guerre mondiale, la politique anticléricale du début du siècle s'estompe et la communauté peut envisager son transfert à Nice. De dévouées

familles de tertiaires franciscains trouvent un terrain au quartier Cap de Croix, là même où des lopins de terre appartenant aux sœurs du premier monastère avaient été vendus comme biens nationaux. Ils surveillent les constructions et ce sont eux qui, le soir du 14 octobre 1924, ouvrent aux sœurs les portes du monastère. Celles-ci étaient 22 comme aux jours de la dispersion.

Mère Antonia, abbesse depuis 1903 (elle le restera jusqu'en 1942), donna à la communauté une impulsion décisive. Elle eut le souci de bien insérer la communauté au service du diocèse par l'accueil de nombreux groupes, le travail des hosties, des enluminures et parchemins, l'atelier de couture et de broderie de vêtements liturgiques, et la mission donnée aux nombreuses sœurs externes de s'investir chacune dans un mouvement : âmes vaillantes, chorale, ouvroir missionnaire, etc.

Dès 1936, les sœurs devenant trop nombreuses, il fallut songer à une fondation : douze sœurs partirent dans la banlieue romaine, au Bivio, mais la guerre les obligea à rentrer au plus vite en France. Peu après les franciscains proposaient aux sœurs une propriété qui leur avait été donnée près d'Avignon et ce fut

en 1942 la fondation du monastère de Montfavet (la Verdrière). La communauté répondit ensuite à divers appels d'aide en envoyant une sœur à Alexandrie en 1946 puis quatre sœurs à Grenoble en 1953. Mais les appels pour la mission retentissaient de plus en plus intensément dans le cœur des sœurs... Déjà en 1960 une sœur avait rejoint à Bouar, en Centre-Afrique, la fondation réalisée par Versailles et Evian. En 1962 l'arrivée d'une jeune postulante malgache fut un signe décisif. Quand elle approcha de la profession solennelle la communauté en collaboration avec les monastères de Nantes, Montfavet, Vals entreprit une fondation à Antsirabé en 1968. Aujourd'hui la communauté est entièrement autochtone ; elle a réalisé une fondation à Tananarive en 1995 et en prépare une dans un diocèse du Sud de l'île.

Actuellement la communauté de Nice subit comme beaucoup de monastères la crise des vocations. Elle a accueilli en 1984 une sœur philippine qui s'était proposée pour venir l'aider. Elle se compose de dix-sept sœurs dont une professe temporaire. L'activité se concentre sur l'accueil : un accueil simple et convivial des groupes du diocèse et de personnes individuelles recherchant



Monastère actuel de Nice

un lieu de calme et de prière, un lieu d'apaisement et de consolation aussi pour celles qui viennent accompagner un parent malade. Un petit pôle artistique se développe avec un stage annuel d'icôno-graphie et des rencontres régulières d'élèves. Les liens avec les frères franciscains qui ont en charge la paroisse et avec les prêtres de la ville favorisent l'insertion dans le diocèse.

Une association qui réunit les amis du monastère apporte un soutien précieux et stimulant pour notre vie de prière centrée, selon la tradition des clarisses, sur l'adoration eucharistique. Les

fêtes de sainte Colette et de sainte Claire, la procession dans les jardins du monastère lors de la fête du Saint Sacrement sont des temps forts de célébration et de rencontres.

Prière au cœur de la ville, prière sur la ville, c'est la mission d'un monastère urbain qui appelle à une grande vigilance dans la recherche constante d'un juste équilibre entre retrait et ouverture pour que le monastère soit toujours un lieu de communion qui parle de Dieu.

Sœur Marie-Colette, Abbesse.

CHRONIQUE JURIDIQUE

I - ASSOCIATIONS D'ASSISTANCE ET DE BIENFAISANCE : REFORME

Jadis, pour recevoir des legs ou des dons en franchise d'impôts, pour délivrer des reçus fiscaux, les associations d'assistance et de bienfaisance devaient à l'avance s'adresser au préfet de leur département qui leur reconnaissait cette qualité pour cinq ans par arrêté préfectoral.

Le régime a profondément changé avec le décret n° 2007-807 du 11 mai 2007 qui a été précisé par une instruction du Ministre de l'Intérieur du 1^{er} août 2007.

Désormais, il n'y a plus d'agrément préfectoral préalable à demander. Le droit actuel amène à distinguer le régime des legs ou donations notariées et celui des dons manuels.

1) Pour les legs ou donations notariées, il conviendra que le notaire saisisse le préfet du département où l'association a son siège social. La déclaration de la libéralité par LR/AR doit comprendre une copie ou un extrait du testament (ou de l'acte de donation), les statuts de l'association bénéficiaire, la justification de l'acceptation du legs par les instances compétentes de l'association. Le préfet vérifiera la capacité juridique de l'établissement à recevoir un legs ou une donation, étant précisé que « l'examen des statuts ne permet pas à lui seul de s'assurer de l'objet unique de l'association. » Autrement dit, l'instruction du dossier pourra être étendue à l'examen des activités réelles de l'association.

En cas de non-réponse de l'administration, ce silence vaut approbation implicite après un délai de 4 mois pour un legs et de 2 mois pour une donation.

En revanche, si l'administration estime que l'association n'a pas la capacité juridique à recevoir des libéralités, elle saisira le juge judiciaire seul habilité à statuer en la matière.

2) Pour les dons manuels, afin d'être certaine de pouvoir les recevoir en franchise de droits et d'être capable de délivrer des reçus fiscaux, l'association pourra saisir le correspondant associatif du service des impôts qui pourra lui délivrer un rescrit fiscal en ce sens.

A cet effet, la demande doit être formulée selon un modèle officiel adressé à la direction des impôts par LR/AR. L'absence de réponse dans un délai de 6 mois vaut ici encore approbation implicite.

A noter effectivement qu'une association d'assistance et de bienfaisance, pour pouvoir délivrer des reçus fiscaux, doit agir dans un but d'intérêt général au sens de l'art. 200 du Code général des impôts et ne pas fonctionner seulement au profit d'un groupe restreint de personnes.

Il est à préciser que le même système est en vigueur pour les **associations culturelles**.

II . LA PROTECTION SOCIALE DES NOVICES DEVANT LA JUSTICE

Depuis le 1^{er} juillet 2006, les novices doivent, comme les séminaristes, être inscrits à la CAVIMAC. Auparavant, le règlement intérieur de la Caisse, qui remontait à 1989, prévoyait seulement l'inscription à partir de la première profession ou des premiers vœux. Aussi des personnes, ayant quitté la vie religieuse, ont introduit des recours juridictionnels contre la CAVIMAC en demandant la prise en compte de leur temps de postulat et de noviciat effectué avant la nouvelle réglementation de 2006. En 1^{ère} instance les tribunaux des Affaires de Sécurité sociale de Vannes et de Rennes leur ont donné raison en jugeant que les restrictions alors énoncées par la CAVIMAC étaient contraires à la loi de généralisation de la Sécurité Sociale du 24 décembre 1974 instituant une protection sociale pour tous et à la loi du 2 janvier 1978 en faisant application aux ministres du culte et aux religieux qui ne relèveraient pas d'un autre régime obligatoire. La Cour d'Appel de Rennes, dans un arrêt du 13 février 2008, vient de confirmer ce type de jugement. Pour la Cour, postulants et novices sont bien membres d'une congrégation au sens de « personnes faisant partie d'un ensemble organisé » et à ce titre relevaient, avant 2006 déjà, de la protection de la CAVIMAC. La Cour de Cassation, qui sera saisie, aura à trancher une question de principe d'autant qu'un certain nombre de retombées sont possibles, l'APRC (Association Pour une Retraite Convenable) soutenant les requérants. L'avocat à la Cour de Cassation en charge du dossier devra démontrer qu'en droit postulants et novices ne sauraient être considérés comme membres d'une congrégation religieuse. En ce sens, je me bornerai ici à deux brèves remarques.

D'une part, le droit canonique ignore totalement la notion de postulat. Il connaît seulement le noviciat (réglementé par les canons 641 s.) qu'il encadre du reste dans de strictes limites de temps (2 ans ½ au maximum) et qu'il soumet à un régime spécifique bien distinct de la vie communautaire (maison du noviciat propre, importance de l'enseignement, horaires adaptés etc.). Les novices ne sont canoniquement pas membres de l'institut religieux : selon la formule explicite du c. 646, « ils font seulement l'expérience du genre de vie de l'institut. » Cette période du noviciat est un temps de probation auquel l'institut comme le candidat à la vie religieuse peut mettre fin à tout moment et de façon très libre (c. 653 § 1). Le juge de cassation ne pourra pas ignorer ces notions canoniques qui dessinent la figure du novice et précisent son statut.

D'autre part, en droit français, un point mériterait peut-être argumentation. Lorsqu'un institut religieux est, en France, légalement reconnu comme congrégation par un décret en Conseil d'Etat, ses statuts civils, dûment approuvés par ledit Conseil, comprennent souvent (dans le monde monastique du moins) un article ainsi libellé : « Peuvent devenir membres de la congrégation des hommes (femmes) civilement majeur(e)s... ayant accompli un temps de probation d'une durée de... (x années au maximum)... admis(es) après le vote délibératif du Chapitre (ou du Conseil) à une première profession pour une durée d'au moins trois ans... admis(es) ensuite à professer la vie religieuse par un nouveau vote délibératif du Chapitre (ou du Conseil) et à devenir ainsi religieux capitulants. » Donc selon de tels statuts civils, on ne devient membre de la congrégation qu'**après** avoir accompli un temps de probation. Il est bien mentionné que l'admission dans la congrégation se fait seulement ensuite et par un vote délibératif spécifique. A contrario, avant ce vote, pendant tout le temps de la probation comme postulant ou novice, on n'est pas membre de la congrégation.

Légitimement on peut espérer une cassation de l'arrêt d'appel. En tout état de cause les communautés religieuses, dans le monde monastique classique du moins, ne doivent pas s'inquiéter, ni en droit ni en fait, car le nombre des recours devrait rester assez marginal. Mais surtout n'hésitez pas à nous informer et à nous faire part de toute difficulté que vous pourriez rencontrer.

Père Achille MESTRE

VIE DE LA FONDATION

La caisse d'entraide

Le 20 juillet 1977 est un jour mémorable. Pour la première fois, et pour le moment la seule, les abbés et abbesses bénédictins et cisterciens se réunissaient ensemble. Peu manquait à l'appel. L'enjeu était important. Le législateur voulait que tous les français relèvent d'un régime obligatoire de sécurité sociale. Au moment de la création de la Sécurité Sociale, le clergé – à la demande de l'épiscopat - en avait été exclu. Mais la Mutuelle Saint-Martin pour le clergé avait vu le jour en 1950. Les religieux s'y étaient peu à peu rattachés. Les religieuses en 1963 avaient créé leur propre Mutuelle Saint-Martin des religieuses. C'était un régime facultatif et qui ne couvrait que le risque maladie qui, à l'époque, était le principal souci. L'espérance de vie ne s'était pas encore sensiblement allongée. Pourtant dès 1968, naissait pour les religieuses une assurance vieillesse par le biais de l'EMI (Entraide des Missions et Instituts). Pour les prêtres ce sera en 1972. Les cotisations n'étaient pas très élevées et de surcroît les moniales bénéficiaient d'une réduction importante.

L'instauration d'un régime obligatoire allait changer bien des choses. Les prestations seraient meilleures mais la cotisation fortement augmentée. L'Eglise de France avait demandé au gouvernement la création d'un régime spécifique aux cultes avec une cotisation non pas assise sur les ressources de chacun qu'il semblait difficile de cerner, mais forfaitaire. Et l'Eglise ferait son affaire de la solidarité pour aider les plus démunis à payer leurs cotisations en créant des caisses d'entraide.

C'est ainsi qu'en ce 20 juillet 1977, après avoir débattu des modalités d'entrée dans ce nouveau régime obligatoire, de ce que nous voulions ou ne voulions pas, la journée se clôtura par la création d'une caisse d'entraide qui rassembla l'année suivante toutes les moniales.

La Camac et la Camavic, les nouvelles caisses de sécurité sociale des cultes pouvaient accorder des réductions de cotisations aux collectivités qui en faisaient la demande. Mais cette réduction était limitée ; car ce que les uns ne payaient pas devait être payé par les autres. La caisse d'entraide venait ensuite pour aider les monastères à régler le solde. Celle-ci était alimentée par les versements libres des monastères. Les premières années plus de 70 monastères demandaient un secours. Mais au fil des années – la démographie aidant – les monastères ont réussi à intégrer le paiement de leurs cotisations dans leur comptabilité, et les demandes ont diminué. Seuls les monastères qui ont peu d'anciens et beaucoup de jeunes ont encore besoin d'une aide.

Parallèlement et même presque dix ans auparavant, en 1968, à la naissance de l'EMI vieillesse, le Père Huteau avait créé une association « Les Amis des Monastères » pour aider les monastères à payer leurs cotisations sociales. Cette Association devenue « la Fondation des monastères » a bien élargi son champ d'action. Mais elle n'a jamais oublié son but premier et chaque année elle versait une subvention à la caisse d'entraide moines-moniales. Mais nous avons constaté ces dernières années que le nombre de monastères faisant appel à cette entraide avait beaucoup diminué et que la subvention accordée par la Fondation couvrait à peu près les besoins et s'est alors posée la question de l'utilité d'avoir deux organismes distincts.

Après réflexion, il a été décidé de mettre fin à la caisse d'entraide ; La Fondation des Monastères prend le relais. C'est donc à elle que les monastères devront désormais s'adresser pour les aider à payer leurs cotisations. Les règles sont les mêmes :

- Demander au préalable une réduction de cotisation à la Cavimac
- Adresser une demande au mois de septembre (avant le 10) pour l'année en cours du 1^{er} juillet au 30 juin puisque les cotisations changent en général en juillet.
- Les demandes seront examinées en octobre par le conseil d'administration

Sœur Marie-Christine Gillier

Rectificatif

A la suite de l'intervention de Dom Guillaume JEDRZEJCZAK, publiée dans le N° 153 de la revue, les laïcs de la Chartreuse de Sélignac (et non pas Solignac) nous demandent de publier la mise au point suivante :

Ce n'est pas nous, laïcs, qui avons "voulu reprendre le lieu laissé vacant" par les chartreux, mais bien au contraire, il s'agit un projet longuement pensé, réfléchi et mûri par le Révérend Père de Chartreuse. Suite à la fermeture de Sélignac en vue de la fondation de Corée, il a pensé faire de cette chartreuse un lieu de vie pour des laïcs. Il nous a donc proposé de nous engager avec lui dans cette forme de vie à l'école de Saint Bruno, dans le silence et la solitude, pour perpétuer dans la chartreuse une présence de vie et de prière, et accueillir toute personne désireuse de venir partager avec nous cette expérience, pour un temps pouvant aller de 5 jours minimum à 1 mois. Mode de vie que bien entendu, nous avons adapté à notre condition de laïcs. Décision entérinée par le dernier chapitre général.

Marika THOMAS.

RECENSIONS

Lettres à ma Mère bien-aimée. Juin 1897. *Lecture du Manuscrit C de Thérèse de Lisieux* Claude LANGLOIS

416 pages, Cerf 2007, 34 €.

Voilà un ouvrage scientifique majeur pour comprendre la pensée ultime de Thérèse, telle qu'elle la dévoile à sa Prieure dans vingt-sept lettres écrites en juin 1897, soit trois mois avant sa mort, à la demande de sa Prieure. L'auteur, ancien professeur à l'École pratique des hautes études, et qui a renouvelé en plusieurs écrits déjà la connaissance de Thérèse¹, reconstitue ici cette correspondance que les ouvrages publiés ont lissée, la rapporte d'après le cahier original, et la commente par grands thèmes : la nuit de la foi, la famille Martin au couvent, la charité fraternelle et le noviciat à perpétuité, le retour des miséricordes. Le commentaire est libre, précis, fort bien documenté. Il n'est pas linéaire, ce qui serait fastidieux, mais insiste sur les points essentiels, les originalités, les questions. L'épreuve de la foi traversée par Thérèse en ses derniers temps, est particulièrement bien analysée : beaucoup de religieux, de croyants vérifieront comment le doute peut s'emparer d'une âme pourtant sainte, comment un mur peut « s'élever jusqu'aux cieux et couvrir le firmament étoilé. » Thérèse y répondra par des actes de foi décidés : « Je veux croire. » La volonté supplée alors une espérance usée. Décidément Thérèse peut encore beaucoup apprendre et à chacun.

Ecrits spirituels Frère Raphaël ARNAIZ BARON

436 pages, Cerf 2007, 32 €.

Issu d'une grande famille espagnole, Raphaël est entré à 22 ans à la Trappe San Isidro de Duenas ; il y mourra quatre ans plus tard, non sans être ressorti plusieurs fois pour de graves raisons de santé. Sa mère nous présente brièvement sa vie, et surtout introduit ses nombreuses lettres et un cahier spirituel. Voilà qui nous fait pénétrer dans la mystique d'une âme confrontée à de rudes combats, au sein d'un monastère fort austère et ballotté dans la tempête de la guerre civile. Si la présentation est forcément un peu hagiographique, la lecture des écrits de ce jeune frère est pénétrante ; elle nous fait notamment découvrir la valeur créatrice du silence qui est, à ses yeux, la clé de la vie cistercienne. Ce jeune homme était vraiment aimanté par la Trappe où il n'aura passé que vingt mois de sa vie. Très populaire dans son pays, il a été béatifié par Jean-Paul II en 1992.

Morale fondamentale Père Xavier THEVENOT

232 pages, DDB/Ed. Don Bosco, 2007, 23 €.

De 1972 à 1994, le P. Xavier Thévenot a enseigné un cours de *Morale fondamentale* qui, à partir de notes d'étudiants, a pu être enfin publié. Ceux qui ont suivi cet enseignement magistral retrouveront la lucidité et l'ouverture du professeur ; les autres découvri-

¹ Voir notamment la lecture du manuscrit B *Le poème de septembre* publié chez le même éditeur en 2002.

ront une pensée hors des sentiers battus de l'ancienne morale et puiseront, dans ce cours, des aides au discernement. En effet, l'auteur nous invite toujours à découvrir le sens de notre agir à la suite d'une démarche ancrée dans la Parole de Dieu mais qui fait, dans le même temps, appel aux données contemporaines de la psychologie et de la psychanalyse. Voilà un ouvrage de fond pour le rayon 'Ethique' de nos bibliothèques religieuses.

« *Comme un murmure de cithare* », *Introduction aux Psaumes*

Matthieu COLLIN

293 pages, Desclée de Brouwer 2008, 23 €.

L'auteur, moine de l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire, avait déjà donné, il y a treize ans, un excellent "Cahier Evangile" (n° 92) sur les psaumes. Dans le présent ouvrage, il reprend le même sujet, mais en le développant considérablement.

Le livre apporte des réponses précises à la plupart des questions que le familier des psaumes se pose inévitablement, et auxquelles il ne trouvait jusque là, dans les ouvrages accessibles au grand public, que des réponses fragmentaires et parfois contradictoires. Citons en quelques-unes : l'origine des psaumes, leur usage dans l'Israël ancien, au Temple, à la synagogue et dans les liturgies domestiques ; mais aussi leur réception et leur usage, par la première génération chrétienne, puis au temps des Pères, jusqu'à leur emploi massif dans la liturgie chrétienne à partir du IV^e siècle.

Un autre champ de réflexion des exégètes, beaucoup plus récent, est également abordé : celui de la composition littéraire du Psautier. La question est celle-ci : comment le Psautier s'est-il formé à partir de petites collections préexistantes, et quel peut être le sens de l'organisation actuelle du Livre ?

L'ouvrage se veut une introduction aux psaumes. C'est en fait une synthèse, accessible au grand public, et très pédagogique, de ce qui peut se dire aujourd'hui sur le Psautier. De courtes bibliographies accompagnent chaque développement ; elles permettent de vérifier les propos de l'auteur, et au besoin de les compléter. Cet ouvrage pourra rendre un grand service à tous ceux qui fréquentent et prient les psaumes.

Frère Bernard

Te igitur

François CASSINGENA-TREVEDY

97 pages, Ad Solem 2007.

Le missel de saint Pie V et celui de Paul VI s'opposent-ils ? La question intéressera tous les liturgistes et plus largement bien des fidèles à une époque où l'accès à l'ancienne messe vient d'être libéralisé par Benoît XVI. Ce petit ouvrage a le mérite de nous rappeler les sources patristiques des deux missels, essentiellement saint Jean Chrysostome pour le premier, et saint Augustin pour le second. Deux tempéraments patristiques qui vont engendrer deux courants liturgiques, l'un plus sacrificiel, l'autre plus communautaire. Entre eux, aucune irréductibilité, surtout si l'on évite les deux extrêmes de la crispation ou de la fantaisie. L'auteur, qui connaît de l'intérieur les deux formes ordinaire et extraordinaire du rite latin, plaide avec justesse pour leur enrichissement mutuel, ce qui suppose une ouverture du cœur de leurs adeptes.

Pleinement consacrés et pleinement dans le monde

Collectif

144 pages, Parole et Silence 2007, 14 €.

Qui n'a jamais entendu parler de l'institut Notre-Dame de Vie, de celui du Prado ou de l'institut Notre-Dame de Béthanie ? Et pourtant, ces instituts séculiers, qui en 2007 fêtaient par ce colloque le 60^e anniversaire de leur création, restent discrets par nature. Ils sont relativement peu nombreux, en France du moins, à la différence des autres instituts de vie consacrée que sont les instituts religieux, alors qu'a priori ils sembleraient pouvoir bien s'adapter à la sécularité même de notre société et aux orientations conciliaires de Vatican II. Leur sécularité représente une autre manière de vivre la *sequela Christi*, non sans tension parfois puisqu'il s'agit d'assumer un engagement de consacré dans les conditions de vie du monde actuel. Les contributions du Doyen Jean-Paul Durand sur les aspects canoniques et du professeur Jean-Marie Donegani sur la nouvelle régulation du croire ont particulièrement retenu notre attention sur ces points.

Thérèse de Lisieux, docteur de l'Eglise

Noëlle HAUSMAN

300 pages, Desclée de Brouwer 2007, 27 €.

Cet ouvrage est la mise en forme d'un enseignement oral qui a pour but de suivre les différents écrits de la sainte de Lisieux, de les éclairer, de les justifier. Il est une sorte de commentaire suivi des œuvres de Thérèse. A la fin, quelques chapitres sont plus synthétiques par exemple sur *Thérèse et la Bible* ou sur les procès romains. On a apprécié la grande rigueur de ce travail, sa clarté aussi.

Pour celui qui voudrait faire une neuvaine de prière avec Thérèse de Lisieux, on pourra utiliser le petit ouvrage du Père Marcel Boldizar MARTON, *La sainte de la confiance*, Ed. du Carmel 2007, 7 €. Ce texte tout simple est de 1940, mais il n'a pas pris une ride.

Louange de gloire. Elisabeth de la Trinité

Père Patrick-Marie FEVOTTE

112 pages, Ed. du Carmel 2007, 8 €.

Voici un petit livre jailli de la contemplation guidée par la prière d'Elisabeth de la Trinité qui nous invite à faire de notre vie « un psaume aux harmonies évangéliques. » Du Cœur de Jésus à la démesure de l'adoration pour déboucher sur une hymne au silence, l'auteur nous invite à faire de chaque instant de notre vie une musique ajustée à la louange de Dieu.

Eduquer, former, accompagner.

Une pédagogie pour aider une personne à réaliser sa vocation

Amadeo CENCINI

112 pages, Ed. des Béatitudes 2007, 13,90 €.

L'auteur, qui est un moine italien, enseigne à l'Université salésienne et est consultant à la Congrégation pour les instituts de vie consacrée. Il s'adresse surtout à des formateurs à la vie sacerdotale et religieuse. Il montre comment aider le candidat à découvrir l'incohérence

centrale qui habite tout être, et l'aider aussi à la dépasser non à la force du poignet sur un chemin de perfection mais par l'intégration de la croix qui ouvre la voie de la sanctification. Le discours est simple, correspondant au style oral d'une session et prenant appui sur des exemples concrets. Il tient compte des apports contemporains de la psychologie et de la psychanalyse pour proposer un chemin de conversion spirituelle. La question, qui demeure posée après cette lecture, est toujours celle d'une bonne distinction du psychologique et du spirituel sur laquelle les évêques de France et les supérieurs majeurs ont récemment attiré l'attention des instituts religieux et des communautés nouvelles².

Les mêmes éditions nous proposent un autre livre au propos voisin écrit par le Père Jean-Claude SAGNE op, *Accompagnement spirituel et vie d'oraison*, 208 pages, 2007, 13 €. L'auteur invite accompagnateur et accompagné à se mettre devant Dieu afin de le laisser advenir librement. A cet effet, il faut que la Parole de Dieu puisse faire la vérité en notre vie par l'acceptation de la croix, ce qui suppose de se donner totalement comme Jésus au Père.

Le courage de la foi. Jérémie prophète pour temps de crise

Alberto MELLO

132 pages, Lethielleux 2007, 20 €.

Voici, cette fois, une lecture résolument contemporaine du livre de Jérémie par un moine de Bose. Etude simple, suivie et pénétrante de la parole de ce prophète christique qui résonne dans le temps de crise que traversent aujourd'hui l'Eglise et le monde. L'ouvrage peut accompagner une *lectio divina* en lui donnant saveur et relief.

Edith Stein (1891-1942). Enquête sur la Source.

Cécile RASTOIN

382 pages, Cerf 2007, 25 €.

La dédicace de ce livre à Aron Jean-Marie cardinal Lustiger est bien fondée et n'aurait certainement pas déplu à son destinataire. Les parcours religieux du cardinal et de la sainte ne sont pas sans ressemblances : l'appropriation de leurs racines juives et la découverte du Christ leur sont communes. Leurs vies ont témoigné que le Christ accomplit bien toutes les promesses faites à Israël.

Ce livre d'une moniale carmélite de Montmartre est admirable : simple, clair et précis il nous fait traverser le demi-siècle d'une vie qui s'achève brutalement le 9 août 1942 à Auschwitz. Quelques trente deux chapitres, forcément brefs, rendent le propos alerte. Rien n'est esquivé et des lignes de force silhouettent un personnage hors du commun : une philosophe, assistante de Husserl, qui – à cause de sa judaïté – n'arrive pas à intégrer l'Université ; une thésarde qui a laissé un travail hors pair sur *l'empathie* justement définie comme la saisie de ce que l'autre vit intérieurement ; une adepte de la méthode phénoménologique donc, qui part de l'observation quotidienne pour aller jusqu'à la vision de l'intériorité humaine irriguée par une source jaillissante. Et puis, à 40 ans, Edith devient sœur Thérèse Bénédicte de la Croix dont le nom de profession religieuse parle : disciple de la Madre, elle avait épinglé sur la porte de sa cellule un portrait de saint

² Ce document, dont la presse s'est fait l'écho, s'intitule *Des rapports du psychologique et du spirituel dans les communautés : des confusions à éviter*. Ceux qui le désireraient peuvent nous le demander.

Benoît dont la *discretio* la marquait, tout en étant une fidèle disciple de saint Jean de la Croix. L'année de sa mort, elle se voit du reste confier par sa Prieure le soin de rédiger une étude sur lui ; la *Science de la croix* s'avère une méditation sur cet incontournable chemin pascal et purificateur dont elle fera, sous peu, l'expérience jusqu'au terme.

Certains pourraient croire Edith Stein inabordable pour un non-philosophe. Sœur Cécile Rastoin met cette patronne de l'Europe à la disposition de chacun, quitte à nous donner envie d'aller plus avant pour enquêter sur cette Source qui l'a désaltérée.

A.M.

Ce lien qui ne meurt jamais

Lytta BASSET

224 pages, Seuil 2007, 16 €.

À quelques mois d'intervalle, deux mères écrivent leur journal à la suite de la mort dramatique de leurs fils. Marie Darrieussecq, dans *Tom est mort*, crie sa révolte, nous envoie toute sa souffrance à la suite de la défenestration accidentelle de son fils de 4 ans. Dans le présent livre, Lytta BASSET, théologienne protestante bien connue par ailleurs, raconte les premières années qui ont suivi le suicide de son fils de 24 ans. Entre les deux ouvrages, le contraste de ton est considérable : il y a la différence de la foi. La lecture de *Tom est mort* fait violence car son auteur, athée, nous dit la traversée du rien en précisant que toute mémoire la ramène à l'enfer du drame. La théologienne chemine tout autrement : même si sa souffrance maternelle reste intacte, elle arrive progressivement à l'intégrer dans le sens de sa vie. La présence du Christ, sous différentes formes (qui posent parfois question), s'interpose entre son fils et elle, la protégeant de disparaître dans sa mort. Le témoignage de L. Basset peut aider à vivre une séparation difficile, comme il pourra éclairer le propos des accompagnateurs de personnes en deuil.

Ouvrir la porte à l'Esprit

Simone PACOT

432 pages, Cerf 2007, 24 €.

Après *L'évangélisation des profondeurs* qui connut un véritable succès de librairie, ainsi que deux autres ouvrages dans son sillage (voir notre longue recension dans cette même revue n° 137 de janvier 2004), l'auteur nous présente ce quatrième volume qu'elle consacre à l'Esprit Saint, comme inspirateur de la nouveauté, du renouvellement de la vie. L'Esprit Saint, qui est plus intime à nous-même que nous-même, cherche à nous renouveler, à nous redynamiser si besoin est, à nous redonner vie. L'auteur nous met à l'école de l'Esprit ; elle nous apprend à rouvrir des portes intérieures trop souvent fermées, à éclairer des recoins parfois obscurs de notre personnalité. On retrouve là tous les thèmes chers à Simone Pacot qu'elle reprend, tantôt en les développant, tantôt en les synthétisant, en s'appuyant très largement sur ses expériences.

ANNONCES

1 Abbaye recherche statue de Notre-Dame
(pierre ou fonte), d'environ 2 mètres.
Tél. : 02 54 37 12 03

2 Communauté des Carmes
de Montpellier cherche :
1 - une repasseuse à plat
2 - un chauffe-brique de lait.
Contact : F. Martin
Tél. : 04 99 23 24 90
E-mail : martin.trin@carmel.asso.fr

Abonnez-vous,

Abonnez vos amis à la revue trimestrielle

« **Les Amis des Monastères** »

Tarifs 2008

Ordinaire : **18 €**

Soutien : **30 €**

Le numéro : **5 €**

Je désire un numéro spécimen gratuit,

Je souhaite m'abonner à la revue « Les Amis des Monastères »,

Je choisis la formule ordinaire comprenant 4 numéros pour 18 €,

Je choisis la formule de soutien comprenant 4 numéros pour 30 €,

Je demande l'abonnement gratuit

(offre réservée aux communautés religieuses en difficulté).

Communauté religieuse

.

Nom Prénom

Adresse

.

Code postal Ville

Complétez le bulletin d'abonnement, accompagné de votre chèque libellé à l'ordre de « La Fondation des Monastères » et renvoyez le tout sous enveloppe affranchie à :

La Fondation des Monastères
83/85, rue Dutot
75015 PARIS

Conformément à la loi informatique et libertés,
vous disposez d'un droit d'accès et de rectification
aux informations vous concernant.





*Ecoute, ô mon fils, les préceptes du maître,
incline l'oreille de ton cœur.
Accepte volontiers les conseils d'un père qui t'aime
et fais vraiment tout ce qu'il te dit.*

*Ainsi, par le travail de l'obéissance
tu reviendras vers Celui
dont tu t'étais détourné
par la paresse de la désobéissance.*

*Maintenant, c'est donc à toi que je m'adresse,
qui que tu sois,
qui renonces à faire ta volonté propre
et qui prends les armes très puissantes et nobles
de l'obéissance
pour combattre sous les ordres du Christ
le vrai Roi, notre Seigneur.*

Règle de Saint Benoît, *Prologue*